



Résistance et maquis au sud Loire
et en Pays de Retz

1943-1945

Michel Gautier



Sommaire

Une résistance précoce, entravée et sévèrement réprimée	5
Maquis Sud Loire, résistants sans maquis et maquisards désarmés	13
Une occasion manquée	31
De la résistance aux combats d'encerclement de la poche	37

Une résistance précoce, entravée et sévèrement réprimée

Entre l'arrivée des Allemands le 22 juin 1940 et la reddition de la poche de Saint-Nazaire le 11 mai 1945, la résistance au sud de l'estuaire, en particulier en Pays de Retz a présenté un visage à la fois précoce, multiforme et entravé. À l'été 1940, les Allemands occupent tout l'hinterland du sud de l'estuaire, secteur essentiellement rural très largement sous influence vichyste. Pourtant, en particulier dans le secteur côtier et le secteur industriel longeant la Loire, on assiste très vite à de multiples actes de sabotage, vols ou détournement de matériel allemand sur les chantiers Todt. Des actes de résistance individuelle et des embryons d'organisation apparaissent à Pornic, Saint-Brevin, Paimboeuf, Sainte-Pazanne, Machecoul, Saint Philbert, Le Pellerin, La Montagne... Parfois avec l'aide de figures résistantes locales inattendues, comme le curé Sérot à Chauvé ou Pierre Chevy, patron de Kuhlmann à Paimboeuf, mais aussi des instituteurs, des épiciers, des restaurateurs, des gendarmes... Ou des paysans qui, au risque de leur vie et sans consigne particulière, aident les aviateurs alliés abattus, ou accueillent, nourrissent et protègent des réfractaires au STO.

De nombreux réseaux implantés en Loire-inférieure ont des représentants au sud de l'estuaire et en pays de Retz, comme *Libé-Nord* (à La Montagne, Pornic...), *Stuart* (à Paimboeuf, Saint-Brevin...), *Buckmaster*, implanté à la centrale électrique de Chantenay et dans le nord du Pays de Retz, (La Plaine, Saint-Père-en-Retz, Chauvé) où on envisage l'implantation et l'armement d'un maquis dans le secteur Chauvé/Cheméré et le sabotage de la ligne Saint-Hilaire/Paimboeuf lorsque surviendra le Débarquement. Mais en septembre 1943, suite à une trahison et à l'action du mouvement franciste de Marcel Bucard très actif sur la côte de Jade, ce dernier réseau composé à la fois de fervents catholiques et de militants communistes est démantelé et plusieurs hommes ne reviendront pas des camps, comme Henri Dousset, Pierre Coquenlorge ou Jean Labédie.

Bien d'autres résistants du secteur sont capturés et fusillés ou déportés sans retour. Comme Louis Coquet, André Constantin, Donatien Beché, Louis Giverne, Emile Farcouly à Saint-Brevin ; Pierre Chevy à Paimboeuf, patron de Kuhlmann organisant le sabotage industriel et protégeant les réfractaires au STO avant d'être déporté et de mourir à Mauthausen... Ou Henri Massuyau, résistant de Sainte-Pazanne... Et combien d'autres appartenant aux 860 déportés politiques nés ou arrêtés en Loire-Atlantique, dont 621 sont morts en déportation et parmi eux, une soixantaine de résistants du Pays de Retz.

De nombreux jeunes des classes 42 et 43 font tout pour échapper au STO et on voit alors des paysans et parfois des villages entiers cacher et protéger ces réfractaires. Comme ces trois fermiers du hameau de la Charpenterie en Saint-Hilaire de Chaléons - Ferré, Chauvet et Clavier - faisant cause commune pour héberger dès l'été 1943 de nombreux réfractaires en provenance de Frossay, Vue, Rouans... Entre la Charpenterie et la Milsandrie, dans un rayon de trois kilomètres, ils sont 27 à coucher dans les granges, les greniers et les étables. Au risque de la mort pour tous en cas de dénonciation ! Comme en Bretagne et dans de nombreuses régions, l'urgence d'un maquis se fait sentir, à la fois pour accueillir et protéger les militants les plus menacés et les réfractaires au STO, mais aussi pour se préparer à l'action.

Mais les attaques successives de la Gestapo contre la résistance nantaises (en particulier la capture de l'état-major de « l'Armée Secrète-Libération » dans la nuit du 20 au 21 janvier 1944) auront leurs effets au sud Loire et en Pays de Retz où les tentatives d'implantation d'un véritable maquis restent encore vaines. Pourtant, en février 1944, Henry Guennec, sous la tutelle de James Linard (chef départemental du BOA) et de Jean Dubreuil, se prépare à accueillir d'importants

parachutages du côté de Cheméré ; on envisage aussi des atterrissages de planeurs ou d'avions sur la Prée de Tenu. Des groupes se préparent au combat à Sainte-Pazanne (sous l'impulsion d'Henry Guennec, Henry Massuyau, Robert Garand...), Saint-Philbert (avec Jean Chataigner, Maurice Egonneau...), et surtout la Montagne où le petit cercle fondé pour diffuser le journal « Résistance » atteint un effectif de cent vingt adhérents. La diffusion de tracts et la collecte de quelques pétoires dépareillées ne suffisent plus ; il faudrait des armes qui permettraient de se protéger, de mener des coups de main et de se préparer aux combats qui suivront un prochain débarquement. Un embryon de maquis constitué en juin 1944 à la Chevrolière (maquis de Guénégaud) sous le commandement de Victor Gonin et Thomas Maisonneuve doit migrer vers le Bignon puis la forêt de Princé où il ne regroupera que quelques dizaines d'hommes sans armement sérieux.

Le débarquement ayant réussi et les Américains arrivant de Bretagne, Radio Londres vient de donner la consigne à la résistance locale : « *Le vendangeur a perdu son chien* » ... Les hommes de Sainte-Pazanne assureront le balisage et la surveillance du terrain, ceux de La Montagne et du Pellerin se chargeront du transport, du stockage et de la répartition aux 450 hommes appartenant à 22 groupes dormants, tous engagés par écrit et prêts à entrer en action dans les lignes ennemies... Les chefs sont mobilisés, Fred Payen responsable Libé Nord à La Montagne, Julien Fourrier et le groupe du Pellerin, mais aussi le lieutenant Douillard, alias *Duguesclin*, en provenance de la forêt de Princé... Mais le parachutage prévu dans la nuit du 4 août 1944 est un échec ! Deux jours plus tard, l'attaque du poste allemand de la tour de Buzay pour récupérer quelques armes tourne à la catastrophe...

Que ce serait-il passé si on avait pu armer ces groupes ? L'ennemi se serait-il maintenu au sud de l'estuaire ? Et que serait-il advenu de la *Festung St Nazaire* elle-même ? Privés de leur parapet militaire au sud, les occupants de la base sous-marine auraient été coupés des poches sœur de Lorient et de La Rochelle et privés de surcroît du grenier et du garde-manger du pays de Retz... Mais ne poussons pas l'uchronie à son terme !

Dans les faits, la Résistance au sud Loire et en Pays de Retz sera toujours privée d'armes et d'un maquis suffisamment sécurisé pour y accueillir des hommes en nombre, les nourrir, les armer et les former. Faute de mieux, suite à une entrevue entre les responsables des « maquis sud-Loire » et le capitaine Grangeat à Nantes mettant sur pied son 5^e bataillon FFI en prévision des combats pour la libération de Nantes, on verra plusieurs dizaines d'hommes franchir la Loire et participer aux opérations des 11 et 12 août 1944 aux côtés des Américains de la 4^e DI du général Wood pour en chasser l'occupant.

On verra ensuite se dessiner graduellement les limites d'une poche sud devenant de plus en plus étanche au fil des semaines. Avant sa fermeture complète et la mise en place d'une première ligne de front entre Paimboeuf, Saint-Père-en-Retz et Saint-Brevin, les troupes supplétives allemandes, et en particulier *Osttruppen*, cherchent le contact avec la résistance pour rompre les rangs. Des individus, des groupes et même des compagnies entières vont y parvenir, comme les 3 et 4 septembre 1944 à Pornic où on verra les compagnies de *l'Ost-Artillerie-Abteilung 752* du Major Potiereyka, quitter leurs cantonnements pour se rendre aux FFI de la Montagne du capitaine Payen. Celui-ci aura ce commentaire : « La capture du détachement russe est à ce jour l'opération la plus importante réalisée par les FFI de Loire-Inférieure ». On ne rappellera jamais assez que les acteurs principaux de cette reddition de 300 hommes armés furent Rostislaw Loukianoff, photographe et résistant pornicais d'origine ukrainienne comme le Major Potiereyka lui-même, et le chef du groupe Libé Nord de Pornic, Eugène Denis. L'insécurité croissante dans les lignes allemandes liée à ces

redditions va s'accompagner de pertes dans la résistance locale, comme celle de Robert Grollier à la Brenière, puis d'Alfred Martin et Léon Rondineau au Moulin Neuf¹.

Quant aux combats qui suivront pour le contrôle et la libération de la poche de Saint-Nazaire, ils ne relèveront pas à proprement parler de la Résistance même si de nombreux résistants s'y trouveront engagés comme Maurice Pollono à La Sicaudais, tué avec 3 compagnons lors de l'offensive allemande du 21 décembre 1944. Nombre de résistants, réfractaires et maquisards sont alors enrôlés dans les bataillons FFI de Loire-Inférieure bientôt fondus dans l'armée régulière. Le statut de « terroriste » qui leur est appliqué par les Allemands laisse place alors à celui de « soldat français » dont la mission est d'assiéger l'ennemi jusqu'à sa reddition. Pendant ces neuf derniers mois de la guerre, l'action militaire et le sabotage sont d'ailleurs proscrits dans la zone empochée pour ne pas exposer les civils. Dans une directive du 1^{er} mars 1945, le général Chomel précise même les interdits : ne pas interrompre les voies de communication allemandes, ne pas monter de groupes armés, ne pas se substituer à la police, ne pas entreprendre de guérilla. La « résistance intérieure » organisée en comités locaux de libération, placée dans la poche nord sous la responsabilité du commandant Louis Desmars et dans la poche sud sous celle du lieutenant de gendarmerie Marcel Bouhard, se prépare néanmoins à investir les mairies des communes empochées dès qu'elles seront libérées...

~

Avant d'aborder la question des maquis Sud-Loire, je souhaite illustrer la question de la Résistance en pays de Retz en évoquant deux communes, Saint-Père-en-Retz et Saint-Brevin-les-Pins. Pour la première, voici un lien vers le récit détaillé d'un épisode évoqué plus haut, celui de l'arrestation et de la déportation d'un groupe du réseau *Buckmaster* en septembre 1943. J'avais rédigé ce dossier à l'occasion de l'inauguration à Saint-Père-en-Retz d'un mémorial le 3 juin 2017 dans le cadre du Chemin de la mémoire 39-45 en pays de Retz : <https://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/08-09-1943-resistants-st-pere-en-retz/histoire/histoire-michel-gautier.html>



¹ J'évoquerai plus loin les circonstances de la mort de Robert Grollier. Pour en savoir plus sur les conditions où furent tués Alfred Martin et Léon Rondineau (p. 1 à p. 8) <https://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/12-09-1944-le-moulin-neuf-et-la-brosse/histoire/histoire-michel-gautier.html>

Chemin de la Mémoire 39-45 en Pays de Retz

Les résistants déportés de Saint-Père-en-Retz

En 1943, les réseaux *Libé Nord* et *Buck Alex* (appartenant au réseau *Buckmaster*) sont implantés à la centrale électrique de Chantenay, mais aussi dans le nord du Pays de Retz où on projette la création d'un maquis dans le secteur de Chauvé-Cleméré.

Le groupe de Pierre RABALAND a constitué un dépôt de munitions et d'explosifs dans la centrale de Chantenay, tandis que Lucien GODFRIN résidait à la Plaine-sur-Mer, à pour mission de recruter des hommes pour « couper routes et voies ferrées dans son secteur » (ces sabotages devant intervenir lors du débarquement programmé sur les côtes françaises).

Lors d'une kermesse au profit du colis des prisonniers à Chauvé le 5 septembre 1943, Jean CHANVRIN, jeune policier nantais infiltré dans le réseau, découvre les relations entre Lucien GODFRIN, le militant gaulliste de Port-Giraud, Pierre RABALAND, le résistant socialiste de la Centrale de Chantenay et l'épicier de Chauvé, Georges SAMSON... Il connaît aussi Jean LABÉDIE, recruté par RABALAND et GODFRIN depuis février 1943, et d'autres protagonistes à Saint-Père-en-Retz.

Suite à son « arrestation » à l'arrivée du train de Pornic le 6 septembre 1943, CHANVRIN va donner tout le réseau, avant d'être libéré 20 jours plus tard pour se livrer aux pires exactions au sein de la Gestapo.



Le 8 septembre 1943, Jean LABÉDIE, le jeune secrétaire de mairie de Chauvé, est arrêté chez lui, puis c'est le tour de Pierre RABALAND et de son fils hébergés pour la nuit chez Georges SAMSON. Les trois hommes sont aussitôt transférés dans les locaux de la Gestapo à la caserne Lafayette à Nantes. Lucien GODFRIN, prévenu, fonce chez Pierre CLAUD, le boucher de Saint-Père-en-Retz chez qui dorment les explosifs récupérés quelques jours plus tôt à Chantenay. On transfère la précieuse caisse chez le cafetier Henri DOUSSET et le garde-champêtre Pierre COQUENLORGE doit passer la nuit avec le burlesque Vital BAHUAUD (ces explosifs, le moment venu, sont destinés à faire sauter la voie ferrée Paimbœuf - Sainte-Pazanne).

Mais Lucien GODFRIN est arrêté sur le pont de Pornic le 10 septembre par l'officier gestapist Werner RUPPERT et transféré à Lafayette. Le 11 septembre, sur les indications de CHANVRIN, deux militaires du groupe BUCARD (souterrains de la Gestapo) interceptent Henri DOUSSET, puis le lendemain 12 septembre, c'est Vital BAHUAUD et Pierre COQUENLORGE qui sont arrêtés. On découvre alors la caisse d'explosifs transférée de chez Henri DOUSSET et faiblement enterrée dans le jardin de Vital BAHUAUD. Le sort du réseau est scellé.



Avant les longs mois de déportation, il faudra subir les interrogatoires et la torture dans les locaux de la Gestapo nantaise, place du maréchal Foch, puis à la prison Lafayette. L'intervention du maire de Saint-Père-en-Retz, Alexandre MORICEAU, restera sans effet, celle de Madame de SESMAISON sauvera Lucien GODFRIN du peloton d'exécution. Ils seront tous transférés d'abord au camp de Royallieu, à Compiègne, puis, dans les convois des 14 et 21 janvier 1944, vers l'Allemagne.

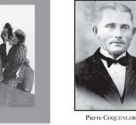
Lucien GODFRIN témoigne : « Le voyage dura trois jours. Voyage insupportable, atroce. En cours de route, plusieurs évènements. Coups de mitraillettes sans arrêt dans les wagons... Les tickets sont réservés. C'est infect, pire qu'une écurie, pas d'air, pas d'eau. Plastiques se sont écaillés. Enfin, nous arrivons le 23 au soir à Buchenwald, après avoir laissé une bonne quantité de camarades morts, mitraillés, étouffés... D'autres sont devenus fous. La descente du train est aussi rapide que la montée, à coups de crosses, sur les têtes, les bras, les côtes. Messieurs les SS s'en moquent royalement. Nous sentons bien que nous sommes peu de chose entre leurs mains ».



Pierre RABALAND surviva. Henri DOUSSET interné à Flossenbourg et mourra à petit feu le 24 décembre 1944. Pierre COQUENLORGE mourra à Dora le 5 avril 1944 et Jean LABÉDIE à Buchenwald le 17 juillet 1944. Vital BAHUAUD surviva à Buchenwald et regagna son Pays de Retz le 13 mai 1945 dans un état déplorable, ayant perdu 40 kilos. Quant à Lucien GODFRIN, transféré de Buchenwald à Flossenbourg puis au commando de Hradischko en Tchécoslovaquie, il surviva à une marche de la mort et sera libéré par les partisans tchèques puis par l'armée rouge le 8 mai 1945.



Tous ces hommes et femmes appartiennent aux 860 déportés politiques nés ou arrêtés en Loire-Atlantique, dont 621 sont morts en déportation



Organisés dans d'autres réseaux, bien d'autres résistants des communes voisines furent capturés et déportés (une soixantaine en Pays de Retz)... Comme Louis COGNET, photographe nantais, réfugié avec femmes et enfants à Saint-Brevin-les-Pins où il participe à des sabotages de camions allemands et d'un garage. Dénoncé et arrêté le 11 août 1943, il est transféré à la prison de Nantes en même temps que trois autres résistants : Robert ALBERT, André CONSTANTIN et Raymond CHALOPIN. Après avoir été torturé, Louis COGNET et Robert ALBERT seront condamnés à mort pour sabotage et propagande anti-allemande le 14 octobre 1943 et fusillés au terrain de Belle-Beille à Angers le 27 octobre 1943. Quant à André CONSTANTIN, il mourra en décembre 1943 à Buchenwald, tandis que Raymond CHALOPIN sera libéré en avril 1945.

Mais il faudrait aussi évoquer le saboteur Donatien BÉCHÉ, né à Saint-Père-en-Retz en 1895, capturé à Saint-Brevin-les-Pins pour propagande anti-allemande le 5 juillet 1944, déporté et mort au camp de Mels en Autriche le 17 décembre 1944... Ou Hélène MARION, née à Saint-Père-en-Retz en 1902, transférée à Belfort puis à Ravensbrück par le convoi du 1^{er} septembre 1944 où elle meurt le 3 mars 1945... Ou le menuisier dessinateur Louis GUYÈRE, arrêté à Saint-Brevin-les-Pins le 21 juin 1944 pour appartenance à un mouvement de résistance ; torturé à la villa « Ma Perle » puis transféré à la prison Lafayette, avant Nazweiler, et enfin Schönbürg - Dachau où il décède le 25 février 1945 à l'âge de 39 ans.



Panneau historique du *Chemin de la Mémoire 39-45 en pays de Retz* inauguré le 3 juin 2017 réalisé et financé par l'Association Souvenir Bretonne Lancaester (ASBL) en partenariat avec la commune de Saint-Père-en-Retz avec le soutien de l'UNCC et de Saint-Père Histoire.



Les résistants déportés de Saint-Père-en-Retz



Vital BAHUAUD

Pierre COQUENLORGE

Henri DOUSSET

Lucien GODFRIN

Jean LABÉDIE

Vital Bahuaud, né le 11-04-1898, arrêté le 12-09-1943. Revient de Buchenwald à 47 ans le 27-04-1945
Pierre Coquenlorge, né le 30-04-1896, arrêté le 12-09-1943. Meurt à 48 ans le 5-04-1944 à Dora
Henri Doussset, né le 22-10-1886, arrêté le 11-09-1943. Meurt à 58 ans le 24-12-1944 à Flossenbourg
Lucien Godfrin, né le 18-03-1912, arrêté le 10-09-1943. Revient à 33 ans le 25-05-1945 de Buchenwald – Flossenbourg – Hradischko
Jean Labédie, né le 27-12-1920, arrêté le 8-09-1943. Meurt à 24 ans le 17-07-1944 à Buchenwald

Quant à la résistance à Saint-Brevin, elle mérite aussi une évocation détaillée à travers plusieurs figures dont beaucoup ont connu une déportation sans retour. Brévinnois de naissance, de résidence ou d'adoption, ils furent en effet nombreux dans cette ville de garnison hérissée de défenses, sentinelle sud de la forteresse Saint-Nazaire. La présence de milliers de soldats allemands mêlés aux réfugiés, aux travailleurs Todt, aux artisans, cafetiers et boutiquiers y entretenait une tension et un risque permanent ; on y était soumis à une surveillance constante, dans la rue, les

bistrot, les magasins et jusque dans sa maison pour peu qu'en filtre un écho de la BBC ou un rai de lumière la nuit. On ignorait souvent le nom de leur chef, mais comme dans tous les bourgs de la côte de Jade, les « chemises bleues » de Marcel Bucard étaient très actives à Saint-Brevin et servaient de milices supplétives de la Gestapo² ! Il fallait se méfier des mouchards qui n'hésitaient pas à amorcer la pompe des épanchements ou à faire arrêter le naïf au sang trop chaud osant dire qu'il « emmerdait le Führer ». Paul Baudry, gérant de la pension de famille « *la Pomme de Pin* », avait déjà proclamé à maintes reprises « Les Allemands n'auront pas ma *Pomme de Pin*, je la ferai sauter avant ! »... Et pourtant, « ils l'auraient » ! Comme toutes les pensions de famille et les hôtels de Saint-Brévin, et ça n'irait pas plus loin. Mais quand plus imprudemment, il proclama devant des oreilles maréchalistes : « J'emmerde le maréchal ! » il fut aussitôt convoqué à la *Kommandantur* ! Comment se contraindre à surveiller chacun de ses gestes et de ses dires, à brider sa nature et son tempérament, à réfréner l'ironie et le bon mot qui sont le sel de la vie ? Dans la même charrette, on ramassa le père Verset du garage du *Val d'or* et Georges Cadé du *Manoir de l'Ermitage*. « Notre compte est bon » souffla Paul Baudry, avant un simulacre d'exécution. Quelle idée aussi pour Georges Cadé d'aller claironner, en croisant un officier dans les rues de Saint-Brévin : *Krieg kaputt* ! Les Allemands fouillèrent le manoir et saisirent les objets du délit, le poste à galène et la grosse TSF d'où avait jailli la bonne nouvelle : « *L'Italie a capitulé* ». Arrêté pour « *démoralisation de la troupe et diffusion de fausses nouvelles* » puis transféré à la *Kommandantur* de Nantes... Avant élargissement ! Au retour, l'un des pensionnaires galonnés du manoir vint souffler à l'oreille de Georges Cadé l'adresse où avait échoué son poste ; il se rendit bravement à la *Villa des Tamaris* chez le « receleur » allemand avec qui il avait déjà échangé quelques mots sur un passé commun - de part et d'autre des lignes, à Verdun - et revint avec sa TSF sous le bras ! Paul Baudry irait, lui, prendre sa leçon de morale au tribunal de Paimbœuf.

Pour d'autres Brévinnois, la sanction fut plus sévère, qui furent internés ou déportés à plusieurs titres, y compris celui du STO : Martial Gandon, interné du 31 août 1941 au 1^{er} avril 1942 ; Raymond Mellière, arrêté le 30 juin 1943 et revenu le 3 juin 1945, comme Jacques Godefroy, aux mêmes dates ; Maurice Cadé, du 10 juillet 1943 au 18 mai 1945... Ou encore le cafetier Arsène Richard, le charcutier René Renaud, les bouchers Paul Lacroix et Francis Régnier, le chaudronnier Théodore Bousseau... Heureusement, tous revenus vivants à Saint-Brevin. Mais les engagements politiques et les actes de résistance d'une douzaine d'autres Brévinnois les mèneront à un destin beaucoup plus tragique.

~

Comme on vient de l'évoquer, de simples propos anti allemands ou anti-maréchalistes tenus en public pouvaient attirer la foudre, et parfois la mort au bout du voyage. C'est ainsi qu'on n'entendrait bientôt plus à Saint-Brévin les bonnes blagues et les éclats de rire patriotiques du coiffeur Farcouli... Avant d'ouvrir son salon sous l'enseigne de la *Villa Ty Milo*, Emile Farcouli, né le 2 mars 1879 à Saint-Jean d'Angély, avait d'abord bourlingué sur les grands transatlantiques et exercé son art entre Le Havre, New-York et Valparaiso. Jusqu'au jour où la chance lui souriant, il gagna à la loterie nationale de quoi mettre sac à terre et ouvrir son salon à Saint-Brévin. C'était un homme du Sud, volubile, expansif, artiste et peu enclin à supporter la contrainte allemande. Yves Farcouli se souvenait de son grand-oncle Emile et de son propre père, avec leurs copains, au café Halgand ou au café de l'Espérance, baissant tout à coup la voix lorsque certaines tables voisines se garnissaient de personnages dont il fallait encore plus se méfier que des Allemands car ils ne fréquentaient pas les cafés pour le seul plaisir de la chopine.

Un matin de mars 1943, alors qu'il était en train de coiffer une femme dont tout le monde connaissait les relations particulières avec les Allemands, il lançait ses piques habituelles à propos du maréchal et du « petit caporal moustachu », se permettant même une réflexion dont il était loin d'imaginer les conséquences : « Qu'est-ce que je vais bicher quand les Américains vont débarquer ;

²Marcel Bucard, fondateur des milices francistes et, avec Déat et Henriot, de la LVF, sera fusillé le 19 mars 1946

je pourrais tondre les cheveux des femmes qui couchent avec les Boches ! » Le midi, il traversa la rue pour acheter son beefsteak chez le boucher Giraud qui le mit en garde :

- Je ne sais pas ce que tu lui as dit, mais la pépée que tu as coiffée ce matin est très en colère. Ça risque d'avoir des suites ; tu devrais te barrer !

- Tu me connais, j'ai dit ça en plaisantant.

- Émile, tu devrais te barrer.

Convoqué à la *Kommandantur* de Saint-Brévin, ses explications ne suffisaient pas. Il devait se présenter à celle de Nantes et s'y rendre par ses propres moyens. Il prit le car. Au large de la Sauvageais, à La Sicaudais, il demanda au chauffeur de s'arrêter quelques minutes pour saluer son frère Camille et sa belle-sœur Julia, réfugiés dans le village. Son frère le mit en garde à son tour :

- Emile, faut pas y aller. Planque-toi. Reste ici.

- C'est pas si grave. Je vais m'expliquer. Si je me cache, ils vont vous prendre en otages.

On était le 25 mars 1943, Emile était âgé de 64 ans. Ni Suzanne, ni Camille, ni Julia, ni son fils Milo ne le reverraient jamais. On attendrait son retour pendant des jours puis pendant des mois. Milo fera des recherches et rencontrera à Paris un ancien déporté de Buchenwald venant d'écrire un livre sur le camp et dont le témoignage lui semblera malheureusement sans recours : « *Bien sûr que j'ai connu Farcouli. Il était coiffeur dans le camp. Il coupait les cheveux de ceux qui allaient partir à la chambre à gaz. Il est parti en convoi quand les Américains sont arrivés. Il a dû mourir sur la route* ».

~

Emile Farcouli prend donc place dans la longue liste des 1852 déportés nés ou arrêtés en Loire-Inférieure, dont environ 1050 ne sont pas revenus. En pays de Retz, une centaine de résistants organisés dans différents réseaux furent déportés : 39 à Rezé, 15 à Pornic, 12 à Saint-Brevin³... Comme Louis Coquet, photographe, sympathisant communiste nazairien, réfugié avec femmes et enfants à Saint-Brevin-les-Pins où il participe à des sabotages de camions allemands et d'un garage. Dénoncé et arrêté le 11 août 1943, il est transféré à la prison Layette à Nantes en même temps que trois autres résistants : Robert Albert, André Constantin et Raymond Chalopin. Après avoir été tous torturés, Louis Coquet et Robert Albert sont condamnés à mort pour sabotage et propagande anti allemande le 14 octobre 1943 et fusillés au terrain de Belle-Beille à Angers le 27 octobre 1943. Quant à André Constantin (né le 12 février 1895 à Papeete), son parcours résistant est hors du commun, puisqu'il commence par la Grande Guerre où il est médaillé militaire et décoré de la Croix de guerre et se poursuit pendant la seconde... Devenu magasinier-pontonier à Saint-Nazaire, membre de la CGT et du PCF, marié, père de deux enfants, recherché pour diffusion de tracts communistes, il est arrêté par la police nazairienne le 6 août 1941 pour être interné à Châteaubriant avant d'être libéré le 20 avril 1942... Devenu membre du groupe Front National et des FTP au 1^{er} janvier 1943, il est de nouveau arrêté le 11 août 1943 par la SPAC (Service de police anticommuniste de Pierre Pucheu) pour faits de résistance, puis déporté à Buchenwald le 28 octobre 1943 où il meurt le 5 décembre 1943.

Parmi ces quatre hommes, seul Raymond Chalopin survivra. Ce fraiseur à la SNCAO né le 22 août 1901 à Cholet est arrêté à Saint-Brevin pour diffusion de tracts anti-nazis et « sabotage de matériel allemand », il quitte Compiègne le 28 octobre 1943 pour Buchenwald avant d'être transféré au *Kommando* de Schönebeck le 30 novembre 1943. Le 11 avril 1945, il est évacué vers

³ J'ai recueilli une partie des informations concernant ces résistants déportés dans les archives communales de Saint-Brevin, mais pour l'essentiel, elles proviennent d'un site remarquable, le *Mémorial virtuel des déportés de Loire Inférieure* - <https://afmd44.org/>. Créé par Alain Dupas, Michelle Abraham, Thomas Ginsburger-Vogel, Christian Leroux, Carlos Fernandez... Il est animé et mis à jour par Alain Dupas et Michelle Abraham. Ce précieux outil de recherche propose le répertoire détaillé de 1852 hommes, femmes et enfants déportés, nés, domiciliés et/ou arrêtés sur le territoire de la Loire-Inférieure durant la Seconde Guerre mondiale : soit 1507 personnes pour la déportation de « répression » et 345 pour la déportation « génocidaire », dont 1050 ne sont pas revenus.

Sachsenhausen puis vers le nord-ouest avant d'être libéré par les Américains avec 500 Français... et de retrouver sa femme Marie-Thérèse à Saint-Brevin le 11 juin 1945.



Emile Farcouli et sa femme Suzanne



André Constantin



Raymond Chalopin



Ernest Pichon

Mais il faudrait aussi évoquer le sabotier Donatien Béché, né à Saint-Père-en-Retz le 20 octobre 1895, père de deux enfants, arrêté par la police allemande le 4 juillet 1944 à son domicile de *Ker Eva* à Saint-Brévin-les-Pins, pour écoute clandestine d'un poste de TSF et propagande antiallemande. Après la prison Lafayette, c'est le camp de Natzweiler-Struthof le 26 août 1944, puis Dachau le 4 septembre 1944, avant un nouveau transfert le 16 septembre 1944 à Mauthausen pour le *Kommando* de Melk où il décède le 17 décembre 1944... Ou le menuisier dessinateur Louis Giverne, né à Colombes le 22 mai 1906, marié, menuisier aux Chantiers de Penhoët et habitant Saint-Brevin. Arrêté le 21 juin 1944 pour appartenance à un « mouvement de résistance », il est torturé à la *Villa Ma Perle* puis interné à la prison de Nantes le 22, avant Belfort le 10 juillet, puis le camp de Natzweiler-Struthof le 26 août 1944. Lors de l'évacuation du Struthof le 4 septembre 1944, il est transféré à Dachau où il est affecté au *Kommando* de Schömburg, lieu de son décès le 25 février 1945... Ou le charpentier Paul Le Maguer né le 10 août 1921 à Saint-Nazaire et arrêté à Saint-Brévin-l'Océan le 4 avril 1944 pour détention d'arme prohibée, détournement de cartouches de dynamite et /ou port de détonateurs. D'abord interné à Redon le 04 avril 1944, puis le 11 avril à Lafayette (Nantes), il est transféré à Fresnes puis au camp de Natzweiler-Struthof le 15 juin 1944, avant Dachau le 6 septembre 1944 et le *Kommando* d'Allach le 8 septembre 1944 ; de retour à Dachau le 14 octobre 1944, il y meurt le 4 février 1945.

Evoquons un dernier destin héroïque, celui d'Ernest Pichon, né le 16 mars 1912 à Paris. Le jeune menuisier-ébéniste habite d'abord Saint-Nazaire avec son épouse Raymonde. Il devient l'un des trois membres du triangle dirigeant la résistance communiste nazairienne. Responsable de son groupe Front National dès le début 1941, il diffuse de la littérature clandestine, récupère et distribue des armes... Travaillant aussi pour d'autres réseaux, il fournit à François Guérif, dirigeant départemental du Front National, des renseignements importants sur le réseau Radar allemand installé à Pornic qui sont transmis à Londres par le commandant Roger Baudoin, célèbre

cryptologue. Il est arrêté par la Gestapo le 5 août 1942 à Saint Brévin dans la maison familiale de son épouse qui doit accoucher. Jugé par la Section spéciale de Rennes, il est interné à Nantes du 12 août 1942 au 23 février 1943, à Vitré du 23 février 1943 au 17 juin 1943, à Poissy du 17 juin 1943 au 20 septembre 1943, à Melun du 20 septembre 1943 au 15 décembre 1943, à Chalons du 15 décembre 1943 au 24 avril 1944, date à laquelle il est interné à Compiègne, avant Buchenwald le 14 mai 1944 où il se livre à des sabotages avec la résistance clandestine du camp. Evacué le 8 avril 1945 à 100 par wagon-tombereau, on les fait descendre à Tachov pour gagner Flossenburg à pied le 15 avril 1945... On les pousse ensuite sur la route en direction du sud le 19 avril 1945 avec 15 000 codétenus dont la moitié va mourir en route. Il échappe à cette colonne et rejoint les forces alliées à Malburg le 21 avril 1945. Rapatrié en France, il fait partie des déportés pris en charge au Lutétia puis revient à Beaufort en Vallée où s'est réfugiée sa femme avec son premier fils né le 21 août 1942. Il va reprendre son travail de menuisier à la SNCASO de La Baule puis créer son entreprise de menuiserie à Saint-Nazaire... Et militer toute sa vie à la FNDIRP et à l'association Buchenwald-Dora.

Encore quatre figures résistantes du Pays de Retz... parmi beaucoup d'autres



Maurice Pollono



Rostislaw Loukianoff



**Jean-Baptiste Sérot, curé
de Chauvé**



**Lieutenant de
gendarmerie Marcel
Bouhard,**

Maquis Sud Loire, résistants sans maquis et maquisards désarmés

Contrairement aux départements bretons, l'action militaire des maquis de Loire-Inférieure fut très réduite et on peut s'interroger sur le rôle qu'ils auraient pu jouer si on les avait mieux structurés, dirigés et armés, en particulier lors de l'arrivée des Américains aux portes de Nantes et de Saint-Nazaire dès le 3 août 1944 et lors de la formation de la poche de Saint-Nazaire

Après la percée d'Avranches du 1^{er} août 1944 quels étaient les plans de Patton et de sa 3^e Armée ? Foncer vers Brest et Lorient pour s'emparer de ces deux ports en eau profonde de grande capacité, neutraliser la plate-forme de communication de Rennes et fermer la porte entre le centre Bretagne et la presqu'île de Quiberon pour empêcher la remontée de renforts allemands vers la Normandie ; s'emparer de Saint-Nazaire au passage avant de se retourner vers Nantes et Angers et reprendre le grand cap stratégique vers l'Est.

Mais Cherbourg était tombé dès le 26 juin 1944 et pouvait être rapidement réhabilité. Les garnisons de Brest et de Lorient avaient eu le temps de retourner leurs canons de marine vers le continent et de s'organiser pour défendre leurs forteresses « jusqu'au dernier homme » et il faudrait six semaines de durs combats et 10 000 victimes pour prendre Brest, totalement inutilisable. Avait-on besoin de sacrifier autant d'hommes pour prendre d'autres ports détruits et aussi éloignés du front principal ?

~

Dans « Histoire de la Libération de la France », Robert Aron estimait qu'en juin 1944, les effectifs des maquis de Loire-Inférieure étaient de « 6.500 hommes non mobilisés et quasiment désarmés ». À la fin juillet, son estimation n'avait pas varié mais il précisait que seulement « 250 étaient armés » ! Sans doute estimait-on à Londres et dans les bureaux du général Koenig que l'éloignement du foyer probable du futur débarquement ne justifiait pas de prioriser ce secteur.

Le rôle militaire de ces maquis sera donc limité, à l'inverse de ce qui se passa dans les autres départements Bretons. En Loire-Inférieure, seule la voie ferrée entre Redon et Châteaubriant sera coupée dans la nuit du 5 au 6 juin 1944 par l'équipe de paras *Pierre 408* du 4^{ème} Régiment SAS. Pourtant, entre l'automne 1943 et le printemps 1944, on projeta et commença de réaliser en Loire-Inférieure 23 projets de maquis dont 18 au nord Loire (depuis le maquis de la Maison Rouge sur la commune des Touches, le premier de tous enregistré par l'Armée secrète le 16 octobre 1943, jusqu'à celui de la forêt de Teillay puis celui de Saffré, le seul et véritable maquis du nord Loire mais tellement éphémère ; au sud Loire on vit à partir du maquis de Guénégaud (Le Bignon/Geneston) migrer jusqu'à la forêt de Princé, 5 autres regroupements provisoires. Mais, à l'instar de celui de Saint-Marcel, aucun ne put véritablement se maintenir ni porter de coups sérieux à l'occupant.

Et pourtant, le 3 août 1944, les blindés de Wood se trouvaient à Derval, c'est-à-dire à 50 kilomètres de Nantes et à 70 de Saint-Nazaire ; les Allemands occupant la Cité des Ducs les attendait le lendemain et commençaient de désertir la ville... Avant d'y revenir dès le 5 août, constatant que les Américains se retournaient vers Vannes et Lorient. Pendant la semaine suivante, ils eurent tout le temps de se reprendre, de saboter les installations portuaires, de faire sauter les ponts, de saborder tout ce qui voguait sur la Loire au large de la Télindière puis de se replier au sud de Nantes ou vers Saint-Nazaire pour venir renforcer les faibles moyens du général Huenten. Celui-ci reconnaîtra

d'ailleurs dans son rapport d'interrogatoire : « *Une attaque rapide et plus décidée de l'ennemi aurait mis Saint-Nazaire en grand danger de tomber* ».

Mais pour cette « attaque rapide et plus décidée », il eût fallu que les Américains disposent de l'appui local de maquisards comme cela fut le cas en Bretagne où les FFI suffisamment armés et organisés leur ouvrirent la voie et protégèrent leurs arrières tout en devenant leurs yeux et leurs oreilles. Or, les quelques agents de liaison envoyés par le capitaine Grangeat au-devant des Américains à Derval ne furent pas pris au sérieux et on peut s'interroger sur cette occasion manquée. Lorsque le 4 août 1944, la garnison allemande commencera d'évacuer la ville tandis que les avant-gardes américaines parviendront à Saint-Etienne-de-Montluc puis aux portes de la cité des Ducs, il n'y aura pas sur place les centaines de maquisards en armes connaissant tout des mouvements et des intentions de l'ennemi et guidant les colonnes alliées. On manquera d'information, d'agents de liaison, de cet appui tactique et pour tout dire de cet enthousiasme libérateur qui firent merveille au cours de la « semaine bretonne ».

~

En dépit de leur difficulté à s'implanter et à s'armer, l'histoire des maquis Sud Loire mérite pourtant d'être racontée car elle est parcourue d'épisodes à la fois héroïques, romanesques et parfois même rocambolesques. À commencer par l'exfiltration de l'un de ses chefs les plus célèbres, Victor Gonin, alias *Gavroche*, échappant au piège tendu par la Gestapo à l'Armée secrète-Libération le 21 janvier 1944...

Après la destruction malencontreuse de toutes les archives et documents de la résistance nantaise dans la maison des frères Van Pee, rasée par les bombardements de Nantes des 16 et 23 septembre 1943, les responsables de l'Armée secrète réunis chez le commandant Collet-*Catroux* allaient être victimes d'une catastrophe bien pire encore⁴. Suite à une probable trahison, la quasi-totalité de l'état-major de « l'Armée Secrète-Libération » fut capturée dans la nuit du 20 au 21 janvier 1944 et les jours suivants. Collet lui-même, Petit, Chauvel-*Clerval*... Et presque tous les commandants de compagnie de l'Armée secrète nantaise. Quelques-uns échappèrent cependant au coup de filet, comme Robert Cheval ou Victor Gonin-*Gavroche*, remplacé dans son lit par son frère Maurice-*Groom* qui se laissa arrêter pour lui permettre de fuir par les jardins. Torturé à la prison Lafayette, *Groom* ne parla pas. Ses dernières forces iraient s'épuiser à Mauthausen où il descendrait et remonterait chaque jour les marches de la carrière, brassant les cailloux vers les wagonnets sous les cris et les coups des Kapos, jusqu'au jour où il ne remonterait pas. Son compagnon Jean Ligonday rapporta la petite croix d'aluminium où Maurice Gonin avait gravé les quatorze encoches qui marquèrent les mois de sa survie⁵. Sans le sacrifice de cet homme, il n'y aurait jamais eu de maquis Sud-Loire car c'est sur les épaules de son frère, *Gavroche*, qu'allait bientôt reposer la réorganisation de tous ces résistants désormais sans chefs ni consignes. La femme et la fille du général Audibert-*Bertrand*, responsable régional de l'Armée secrète, furent aussi arrêtées le 21 janvier et le général lui-même, le 17 mars 1944⁶. Alors que les échéances approchaient, tout était à reconstruire.

Quant à *Gavroche*, il avait réussi à quitter Nantes sous la bâche d'une petite remorque sanitaire tractée par le vélomoteur du docteur Renou. Arrêté par une patrouille sur le pont de Pirmil, celui-ci parvint à convaincre les soldats qu'il était appelé pour une urgence ! Après avoir essuyé le refus de plusieurs fermiers, *Gavroche* finit par trouver refuge à la ferme Bouchaud, au village du Pâtis, en Saint-Lumine-de-Clisson. C'est à partir de ce PC précaire qu'il tenta de renouer les fils de l'organisation. Le docteur Renou, agent de liaison improvisé, transmettait les messages transitant par une boîte aux lettres on ne peut plus fiable, celle de l'épicerie-alimentation du père de *Gavroche*, route de Saint-Joseph. Le père Gonin-*le Padre* sut retrouver les bons correspondants ayant aussi

⁴ Cette réunion se tenait 72, bd. de la Solidarité à Nantes. Collet est mort en déportation, Chauvel y a survécu.

⁵ L'époque ne fut pas avare en reliques douloureuses que certaines familles conservent encore, comme cette chemise récupérée par les parents Gonin à la prison Lafayette dans laquelle Maurice avait caché un message écrit avec son sang.

⁶ Mme Audibert mourut à Ravensbrück. Le général revint de Büchenwald.

échappé au coup de filet : Le Nue-*Lehar*, Terrien-*Tactile* ou Caillon-*Coudrier*⁷. Grâce à ce dernier, une rencontre fut organisée à la ferme Bouchaud, entre *Gavroche* et le commandant Maurice-*Le Flahut*, responsable départemental du réseau « Défense de la France » qui l'investit de la mission d'organiser les prochains parachutages au sud de la Loire.

C'est alors que Gonin-*Gavroche* fit la connaissance de Joseph Fare-*Santerre* et d'un certain Maisonneuve dont le maquis a retenu le pseudo plus poétique de *Myosotis* – ou *Myo*. Ces hommes aidés de *Lehar*, *Coudrier* et Jo Legoux-*Le Sprint* allaient très vite réactiver les groupes décapités ou mis en sommeil. On pensait avoir tiré les leçons des imprudences et des drames récents en limitant au minimum les rencontres de responsables. Des agents de liaison⁸ et des boîtes à lettre permettaient de faire circuler les consignes avec des risques réduits... Pourtant d'autres allaient encore tomber ; la ferme Bouchaud fut elle-même cernée et fouillée de fond en comble par une compagnie de miliciens arrivés en camion. Heureusement, *Gavroche* avait déjà décampé et effacé les traces.

La création d'une base arrière s'avérait de plus en plus urgente pour protéger ces hommes, donner de la souplesse à l'organisation et accumuler des forces en vue du jour J. Un maquis aurait permis de faire face rapidement à toute éventualité : parachutage, action de guérilla ou de sabotage, guidage des libérateurs. Il fallait aussi accueillir les réfractaires au STO dont le nombre croissait sans cesse et qui pour certains étaient prêts à sauter le pas ; on ne savait que faire non plus des aviateurs abattus. Le projet soumis à tous les chefs de groupe fut adopté⁹. Ne restait plus qu'à obtenir le feu vert !...Mais le 6 juin 1944 survint sans que les fils ne soient renoués avec les échelons supérieurs. C'est alors que *Gavroche*, *Myo*, *Le Sprint* et *Santerre* décidèrent de créer leur maquis sans plus attendre. Leur dévolu fut fixé sur le bois des Huguetières repéré dès le 25 mai¹⁰, à deux pas de la ferme de Chantemerle où habitait la famille de *Myosotis*, chez qui on installa un PC provisoire. En s'appuyant sur les fermes voisines et malgré un risque mortel, cette famille Maisonneuve logeait, habillait et nourrissait les hommes, recherchant du matériel de camping et organisant même le soutien financier, de concert avec Madame Nicole, de Nantes, et Debliquy-*Duval*, de la Chevrolière.

L'organigramme était alors le suivant : chef de maquis : *Gavroche* ; adjoint : *Myosotis* ; chefs de groupes : *Rouget*, *Le Sprint* et *Filochard*. L'accroissement des effectifs contraignit bientôt le groupe à abandonner Chantemerle le 8 juin 1944, sauter la nationale 178 pour investir un terrain bien camouflé en lisière de la forêt de Guénégaud, tout près de la Boule d'Or. Le maquis de Guénégaud était né, inaugurant une errance qui allait durer tout l'été et verrait migrer le maquis vers les Landes, en Montbert, puis vers les Brandes, sur la commune de la Planche, et enfin vers la Forêt de Princé, à l'ouest du lac de Grandlieu le 19 juillet 1944. Ces maquis successifs seraient homologués sous le nom de « Maquis Sud-Loire ».

On ne disposait encore que de quelques armes de protection rapprochée : un mousqueton 1892, des fusils Mauser 1908, 1916 et 1940, une mitraillette Sten, quatre revolvers, quelques pistolets automatiques, des couteaux et des baïonnettes. S'ajoutèrent bientôt, une mitrailleuse, un FM, un mortier, puis quelques armes récupérées sur l'ennemi ou dans des dépôts abandonnés lors de la débâcle de 1940. Le parc automobile ne comptant d'abord que la 301 de *Le Sprint* se renforça

⁷ Mort en déportation.

⁸ Martineau, Thomas et Charles Rigaud.

⁹ Nantes : Maisonneuve, Le Nue, Douillard ; Basse-Indre : Eugène Dupont ; La Montagne : Fred Payen-*Pernet*, Irénée Legeay ; Le Pellerin : le garagiste Julien Fourrier qui allait prendre le commandant du 10^{ème} bataillon FFI ; Saint-Philibert de Grandlieu : J. Chataignier, J. Coulonges ; Savenay : Lahaie, Hugues, Weber ; Thouaré : Georges Guinel-*Gueular* ; St Etienne de Corcoué : Marcel Guihaire-*Loulou* ; Couéron : Emile Lemarié ; Chantenay : Kowalski-*Kiki* ; La Chevrolière : Debliquy

¹⁰ Près de Tournebride, à l'est du lac de Grandlieu, sur la route Nantes-Saint-Philibert.

bientôt de la traction avant Citroën des frères Robert et André Mankel-*Méritant* et *Mercur*. Une moto BSA permettait les liaisons.

La faiblesse numérique, le manque d'armes, la précarité du refuge et l'inexpérience de la plupart des engagés imposaient une vigilance et une surveillance constante des routes et chemins d'accès – tous les embryons de maquis qui s'installaient sur le territoire à l'été 44 avaient à l'esprit la fin tragique du maquis des Glières, deux mois plus tôt¹¹, préludant à celle des maquis de Saint-Marcel le 18 juin et de Saffré le 28 juin. Les hommes s'épuisaient en gardes et en rondes, de jour comme de nuit. *Montaigne* et Mme Nicole maintenaient le contact avec Nantes d'où descendaient de temps en temps *Lehar* et *Coudrier* pour regonfler le moral des troupes et amener des nouvelles sur le cours général de la guerre. Les parents de Tillard, un maquisard de Pont-James, cuisaient le pain ; Alfred Lemaître, fermier voisin de la Georginière, abattait du bétail ; la ferme de Mme Pogu aux Brandes, fournissait vin et légumes. Le bijoutier Debliquy amenait de la Chevrolière avec sa propre voiture, baquets, chaudrons, lessiveuses, bidons, marmites et gamelles. Monsieur Sueur-*Segor*, qui dirigeait le bureau de ravitaillement de la rue des Hauts-Pavés, à Nantes, faisait parvenir des tickets de ravitaillement.

Chaque maquisard était lui-même mis à contribution d'une avance de cinq cents francs lors de son engagement. S'il le pouvait, il remplissait aussi sa musette de trois jours de vivres. Quelques réquisitions furent effectuées contre des bons dûment signés qui permettraient les remboursements après la Libération ; on recourut aussi à quelques réquisitions exceptionnelles chez des collaborateurs ou trafiquants notoires et bien achalandés, spécialement en tabac. On s'équipa des premières tentes et d'une TSF. Flotta bientôt au-dessus du camp un immense drapeau tricolore à croix de Lorraine fourni par l'irremplaçable Debliquy.

Pour maintenir le seuil de vigilance et imposer un rangement impeccable, *Gavroche* procédait à des exercices d'évacuation où hommes et matériel parvenaient à se fondre dans la nature en trois minutes... Seulement un peu retardés par l'aviateur anglais qu'ils hébergeaient depuis quelques jours et qui répugnait à porter sa charge ! Le sergent Jimmy Harrowing faisait partie de l'équipage d'un Lancaster atteint de quatre obus de *Flak* au-dessus de la gare de triage du Grand-Blottereau, le 12 juin 1944¹². Il avait distribué généreusement à ses hôtes le contenu de ses poches : chewing-gum, cigarettes, pastilles vitaminées, pastilles pour purifier l'eau, nécessaire de couture et magnifiques cartes entoilées, colorées et... inutiles¹³. Le vin de la ferme Pogu ne suffirait pas à en faire un adepte des vins français ; il appréciait par contre le lait de la ferme Lemaître qu'il buvait à volonté. Quant aux germes roses des « mogettes », il les prenait pour des vers ! Rude vie des maquis pour ce jeune homme élégant et décontracté qui quelques jours plus tôt dînait dans un cottage confortable du Norfolk, servi par des jeunes filles aux petits soins pour ces valeureux équipages de bombardiers. On le surprit un soir en pleurs. L'installation d'un poste TSF alimenté par une dynamo de voiture actionnée par des cyclistes chevauchant un vélo sur béquille, allait lui redonner le sourire en même temps que des nouvelles de son île.

Alors que Maisonneuve-*Myosotis* s'occupait de l'administration, du recrutement et du ravitaillement, c'est Gonin-*Gavroche* qui assurait la direction militaire pendant que Jo Legoux-*Le Sprint* était aux fourneaux. Le camp s'était installé dans un petit bois de pins en lisière de la forêt de Guénégaud. Sur trois côtés, un rideau de broussailles et de buissons inextricables, et sur le

¹¹ Les 500 maquisards de Tom Morel et d'Angeot retranchés sur ce haut-plateau de Haute-Savoie devenu le symbole de la France libre - 70 kilomètres carrés de territoire libéré - étaient parvenus pendant deux mois à tenir en échec l'armée allemande, à lui infliger des pertes quotidiennes avant d'être submergés le 26 mars 1944 par 7 000 paras allemands appuyés par la milice et les GMR de Darnand et Henriot.

¹² Cet avion anglais volant très bas - pour accroître la précision de son bombardement et éviter des pertes civiles - rejoignit l'Angleterre malgré les flammes et les avaries, avec un équipage réduit à trois hommes après que quatre autres eussent sauté en parachute au-dessus d'Indret. Un fut capturé aussitôt, les trois autres furent recueillis par la résistance et le maquis Sud-Loire. Harrowing fut en particulier hébergé par la famille du fermier Louis Avril en compagnie d'Arno Ziem, un autre aviateur américain abattu avec son B 17 au-dessus de Treillère le 15 juin 1944.

¹³ C'est le libraire Graslon, de Challans (et futur libraire nantais), qui fournit les cartes d'état-major permettant de sécuriser les déplacements.

quatrième, une barricade de branches et de fougères. Au sud, un vaste pré tout prêt à accueillir le prochain parachutage. Des huttes de branchages et de genêts furent édifiées, recouvertes de pelletées de terre qui les rendaient étanches au vent et à la pluie. Un foyer au milieu de la clairière ; des pointes dans le tronc des arbres pour accrocher armes et vêtements. Au milieu du dispositif, le hamac de *Myo* qui dormait en plein air, sous le drapeau. Des fossés furent recreusés pour y entreposer les containers attendus. Une barrique d'eau était installée sur un support de fortune... Mais on n'en buvait guère ! La cuisine était bonne malgré le rationnement du beurre. Le petit-déjeuner se composait rituellement de pain, de beurre et d'une louche de rillettes par tartine, arrosé de café au lait et d'une goutte d'eau de vie. Paul Maisonneuve, en vélo, et le fermier Lemaître, avec sa charrette à bœufs, amenaient le ravitaillement.

Cinq postes de garde furent créés, éloignés entre eux de plusieurs centaines de mètres. Au début, chaque sentinelle était isolée et n'était relevée que toutes les quatre heures. La ronde entre les postes était permanente. Heureusement, César Courapied qui assurait la permanence à la Boule d'or ne manquait pas de nouvelles recrues. Mme Bredin, la patronne, les faisait d'abord patienter dans l'attente du rendez-vous. Le sésame : un mouchoir rouge débordant de la poche supérieure de la veste et le mot de passe « Guitoune » ! Grand jeu de piste de ces beaux jours d'été 44 où on quittait la dernière charrette de foin ou le bureau d'étude des chantiers pour rejoindre le maquis. On put bientôt diviser les gardes par deux et en décharger ceux qui portaient en missions extérieures... Jimmy, le pilote de bombardier, était inscrit sur la liste mais la première nuit, il s'endormit dans sa couverture.

La galerie des portraits s'enrichit d'un *Lapin* dont la blessure au genou héritée des combats de 1940 ne permettrait pas de supporter longtemps cette dure vie d'homme des bois. Puis, c'est Auguste Esnault qui les rejoignit et fit bientôt sensation avec un magnifique bandeau sur l'œil lui méritant aussitôt le surnom de *Filochard*. À l'intérieur du camp, on arborait un brassard tricolore et sur l'épaule un bouton bleu pour les gradés, blanc et rouge pour les autres. Le jour où *Santerre* en visite chez son père à Montaigu enleva son ciré en présence d'un voisin trop curieux qui l'interrogeait sur ce brassard oublié à son bras, il parvint à le convaincre qu'il était commissaire d'une course cycliste nantaise !

On affectait les fusils aux sentinelles mais chaque homme portait un poignard, une baïonnette ou une matraque en câble électrique, avec poignée en tube d'acier constituant la tête de frappe. À l'usage, ces matraques s'avéreraient peu fiables, comme en feraient l'expérience *Maillard-Maillet* et *Rouleau-Renardeau* – en effet, si l'un des deux sous-officiers allemands attaqués dans un café de Saint-Sébastien pour se procurer des revolvers fut à peu près assommé, le deuxième, mal estourbi, sortit son arme et il fallut l'abattre.

Gray-Gilles travaillait à Château-Bougon où il récupérait tout ce qu'il pouvait : balles de 9 mm, bandes de mitrailleuses... La plupart des armes étaient anciennes et délabrées et méritaient de sérieuses révisions. Il était prudent lors des essais d'interposer un tronc d'arbre entre la culasse et le visage du tireur ! *Brown*, l'armurier, essayait, réparait, tournait des percuteurs chez un horloger, mais son génie bricoleur ne suffit pas à remettre en service un FM français qui serait pourtant mis en batterie ostensiblement, comme arme de dissuasion.

Les consignes étaient claires : en cas d'attaque, les sentinelles devaient se replier sur le camp sans se montrer ; ne tirer qu'en cas de surprise et de défense rapprochée ; laisser les paysans aller aux champs en évitant de révéler sa présence ; intercepter les curieux et les indésirables et les amener au camp pour interrogatoire. Une seule sommation, sans équivoque : « Halte ! » Le mot de passe exigeait une réponse immédiate. Toute visite de nuit devait être annoncée et les retours nocturnes ne s'effectuer que par le poste A. L'afflux de nouvelles recrues permit bientôt d'espacer les éprouvantes gardes de nuit toutes les 48 heures ; cette nuit-là, la relève couchait sous une grande tente de plage. Quand on était de repos, on dormait sur un confortable tapis de fougères, à l'abri d'une bâche tendue sur une armature en bois. Réveil à 6 heures. Jus et toilette, puis rangement du paquetage sous un auvent de branchages, en prévision d'un départ précipité.



Thomas Maisonneuve alias *Myosotis*



Victor Gonin, alias *Gavroche*



Thomas Maisonneuve (à g. à l'arrière du bateau) traversant la Loire le 29 août 1944 (Coll. Jean-Claude Terrière)



Thomas Maisonneuve et Victor Gonin

Les combats de Normandie poussèrent le maquis à sortir de son réduit et à tenter de se procurer des armes par lui-même, puisque, décidément, il n'en tombait pas du ciel. Le 12 juin 1944, au retour d'un coup de main à La Montagne, un groupe composé de *Myo*, *Le Sprint* et Esnault, à bord d'une camionnette à gazogène, se trompa de route et dans une nuit d'encre s'engagea sur les terrains de Château-Bougon. Devant eux, deux Allemands agitant une lanterne : « Fonce », cria *Myo*. *Jo Le Sprint* ne se fit pas prier, écrasant l'une des sentinelles. Mais le camion qui venait de caler fut rattrapé par deux gradés. *Myo* en descendit un pendant que l'autre battait en retraite en donnant l'alarme et que *Le Sprint* parvenait à redémarrer pour déboucher sur les pistes du terrain d'aviation en pleine alerte générale et bientôt surplombé de fusées éclairantes. Alors qu'accouraient les patrouilles, les trois hommes descendirent les vélos et se jetèrent à corps perdu vers les champs cultivés, à travers un terrain truffé de pancartes à têtes de mort. Ils échappèrent aux mines pour reprendre souffle dans un champ de blé où les vélos furent abandonnés avec le seul mousqueton qu'on avait pu emporter.

Esnault avait le visage ensanglanté et se plaignait de son œil. *Myo* était tombé dans une fosse à purin et claqua des dents toute la nuit en attendant le petit jour qui leur permettrait de se repérer et de gagner les abords du lac de Grandlieu... Restait à sauter dans une barque mal radoubée qui

menaça de couler avant d'aborder l'autre rive et à rentrer au bercail après deux jours d'absence, méconnaissables, en loques et couverts de boue. Le maquis était sur le pied de guerre et se préparait à lever le camp car on les avait cru aux mains des Allemands ! C'est ce jour-là qu'Esnauld reçut son surnom de *Filochard* en même temps qu'un bandeau neuf pour protéger son œil blessé. Mais certains membres du groupe n'étaient pas loin de penser qu'il n'était pas le seul pied nickelé du maquis !

Par précaution, le 14 juin 1944, on déménagea vers les Brandes – en la Planche – car on avait vu rôder des personnes étrangères à la contrée. À partir de cette nouvelle base, on organisa trois expéditions successives pour atteindre du côté de Port-Saint-Père un terrain d'aviation factice. D'après les informations de première main de *Robinson Bardaboum*, un jeune Normand réfugié dans une ferme voisine du camp, l'attaque des gardes serait un jeu d'enfant... La première sortie du 24 juin vit les quatre maquisards du commando s'extirper à grand peine de la 301 qui venait de passer sur le dos au premier virage. La deuxième s'effectua en vélo, pour reconnaître les lieux, malgré les protestations des plus réalistes devant les quatre-vingt kilomètres aller-retour. Lors de la troisième, le 29 juin 1944, pas moins de cinq hommes embarquèrent à bord de la traction, dont les deux chefs du maquis, *Gavroche* et *Myo*, en personne. Chaleur d'orage, hoquets de la voiture, pannes successives. Cahin-caha, le commando atteignit enfin son objectif. Bilan de l'opération, un Feldwebel de cinquante ans revenant des champs avec un sac d'herbe pour ses lapins descendu à bout portant. On lui subtilisa son Luger, on arracha trois brassées de fil téléphonique et on repartit sur les chapeaux de roue, assis sur le cadavre ramené au maquis des Brandes... pour ne pas exposer les fermes voisines à des repréailles... et pour récupérer l'uniforme.

Le 1^{er} juillet 1944, quatre maquisards prirent la route du Petit-Auverné pour récupérer du ravitaillement chez la grand-mère de l'un d'eux. Pour cette expédition de cent-cinquante kilomètres aller-retour, on avait remis la 301 sur ses roues. On chargea le tacot ainsi qu'une traction récupérée sur place... qui allait tomber en panne à la première occasion et qu'on attela en remorque sous le nez des pandores. On traversa non seulement la Loire à deux reprises mais aussi des dizaines de bourgades et même le marché de Saint-Julien-de-Concelles. On finit par croiser une patrouille allemande qui mitrailla l'attelage, mais on parvint à s'échapper en emportant les blessés. Détour par la Limouzinière où Mme Mankel recueillit *Le Sprint*, une balle de mitrailleuse dans la cuisse et *Filochard*, les deux bras traversés d'une balle.

Le récit tout cru de ces coups de main laisse une impression d'audace mais aussi de grande imprudence ; il faut en rappeler le cadre général. Le Débarquement avait eu lieu depuis déjà trois semaines et les maquis bretons s'apprêtaient à s'enflammer pour de bon à l'arrivée des premiers chars américains ; or au sud de la Loire on était toujours coupé de toute hiérarchie et on n'espérait plus de parachutage. Rappelons aussi que les 27 et 28 juin, le maquis de Saffré venait d'être liquidé. La poignée de maquisards du sud-Loire se sentait donc à la fois directement menacée et décidée à vendre chèrement sa peau. Alors qu'on était peine une cinquantaine, les voisins du maquis étaient pourtant persuadés d'avoir affaire à un parti de plusieurs centaines d'hommes. La rumeur aidant, les Allemands eux-mêmes avaient fini par s'en convaincre. Malgré les échecs et les maladroites, la présence de cet embryon de maquis entretenait une certaine insécurité dans leurs lignes. Dans quelques semaines, les Américains seraient là et il faudrait se battre à mort. À plusieurs reprises déjà, des espions ou des miliciens étaient venus rôder aux abords du camp. Si les Allemands ou même les miliciens nantais déboulaient avec des mitrailleuses et des mortiers, avec quoi se défendrait-on ?

Le 3 juillet 1944, les sentinelles escortèrent au PC un grand gaillard apparemment harassé et affichant toutes les apparences d'un maquisard pourchassé et cherchant un refuge, jusqu'à la barbe de trois jours et aux ficelles en guise de lacets ! Il reçut aussitôt un copieux sandwich aux

rillettes, spécialité du maquis, qu'on lui laissa déguster librement pendant que chacun faisait mine de vaquer à ses occupations habituelles. Pourtant, on ne perdait pas une miette de ses faits et gestes et on s'étonna bien sûr de voir cet homme affamé balancer aussi vite son sandwich aux buissons. Il fut aussitôt ceinturé, fouillé et interrogé. Devant l'étalage du contenu de ses poches – un pistolet automatique 6.35, une carte d'état-major parfaitement renseignée sur les activités du maquis et une mystérieuse plaque matricule – l'homme s'efforça de répondre à des questions plus précises et pensa se couvrir en énumérant des noms de personnes l'ayant hébergé et guidé sur le chemin du maquis. Des estafettes furent aussitôt envoyées avec la BSA, pour vérification. On attendit leur retour sans illusions – ni pour le milicien ni pour ceux qui l'entouraient. L'affaire se conclut au coin d'un champ où le corps fut aussitôt enterré.

La dispersion aussitôt décidée, *Myo* parvint à évacuer sa famille vers le Maine-et-Loire et on leva le camp dans la nuit pour gagner provisoirement les Landes, en Geneston. La traversée de Montbert laissa à certains habitants des souvenirs d'épopée : ils auraient vu une véritable armée avec de nombreux véhicules et même un canon – alors qu'on n'était que quelques dizaines et qu'on transportait le barda dans deux voitures déglinguées ! Quant au canon, il s'agissait de la tente marabout roulée autour de ses piquets et dépassant d'un coffre !

La première nuit, on affronta la pluie en se réfugiant tous sous la même tente. Demain, l'ennemi serait là, on en était persuadé... Mais le lendemain, grand soleil... Et ni Allemands ni milice ! Pour détendre les nerfs de cette petite troupe en retraite et sans perspectives, *Gavroche* organisa, chronomètre en main, une course entre les deux voitures – des hommes dans l'habitacle, d'autres sur le toit et les ailes. À fond, à travers les sillons !... Songe-t-on à l'extrême jeunesse, à la trouille permanente et au besoin de défoulement de ces hommes dont de nombreux compagnons étaient déjà déportés ou morts ? La cause principale des nombreuses imprudences des maquis – avec les drames qui en découlèrent pour eux et les populations voisines – resta leur manque constant d'armement et les hésitations exaspérantes des états-majors quant à leur statut dans la marche générale de la libération du pays.

La séance de tape-cul terminée, on prépara l'évacuation définitive. Treize maquisards traversèrent la Loire pour se mettre au vert chez les parents de *Renard*, minotiers au Petit-Auverné ; les deux Vendéens *Parisien* et *Santerre* descendirent vers la Roche-sur-Yon et pour garder la main, sabotèrent la plaque tournante du dépôt de locomotives, immobilisant huit machines¹⁴ ; *Brown* et un petit groupe gagnèrent Châteaubriant pour participer, enfin, à la réception d'un parachutage, avant de remonter à travers la Bretagne au-devant des Américains. Le 14 juillet, *Maillet* et *Renardeau* abattirent deux Allemands à Beautour en Vertou. Le 15, la ferme des Brandes qu'on venait d'évacuer fut cernée et fouillée par les Allemands et la milice. Mme Pogu, dont le mari était prisonnier, fit front malgré les coups et répondit sans se couper à l'interrogatoire, pendant qu'on fouillait la ferme où toute trace avait été soigneusement effacée.

Le 17 juillet 1944, on prévint *Gavroche* d'aller venues inhabituelles autour de leur ancien camp de Guénégaud et de la ferme Lemaître. Pas question de laisser les fermiers affronter seuls la curiosité de la Gestapo ou de la milice. On sauta dans une voiture et on prit la direction de Guénégaud. Pendant qu'un groupe était disposé en couverture, *Gavroche* et *Bûcheron* jouaient les cultivateurs et se mettaient au travail dans un champ, ce qui leur permettait de surveiller la ferme de la Georginière... Aux premières loges pour voir débarquer un camion de soldats qui investirent les bâtiments et bien sûr, repéraient les deux « commis de ferme » qui ne faisaient rien pour s'enfuir. Revolver au poing, un civil en cuir noir et chapeau mou se dirigea vers les deux hommes en plein binage.

Gavroche était vêtu d'un blouson kaki reteint en marron, son colt à barillet était passé dans la ceinture ; *Bûcheron* avait rangé son pistolet automatique au fond de la poche d'un vieux caban élimé. Quand l'homme fut à vingt pas, *Gavroche* posa son outil, salua et d'un air déagagé se mit à

¹⁴ Opération qui fit l'objet d'un communiqué de Radio-Londres.

rouler une cigarette. Mais déjà, un tonitruant « *Hande Hoch !* retentissait, et le canon du revolver était plaqué contre sa tempe. *Gavroche* leva lentement les bras, la cigarette inachevée au bout des doigts. Une main palpa les poches supérieures de son blouson puis descendit pour tâter la poche gauche du pantalon... avant de remonter vers la ceinture et de trouver le colt ! Tendus comme un ressort, le maquisard se préparait à s'effacer vers le bas, empoigner son arme et tirer... Mais le chapeau noir s'écarta pour fouiller *Bûcheron* qui astucieusement écarta les basques de son caban pour montrer qu'il n'était pas armé. Déjà *Gavroche* avait tiré. Une seule balle derrière l'oreille, à bout portant. L'homme bascula, nez dans la terre, bras écartés. Le chapeau noir roula entre les sillons. On récupéra le 7,65 Herstatt avant de bondir derrière une haie en sifflant le repli du groupe.

Lemaître, qui avait entendu le coup de feu, rappliqua vers sa ferme où il fut aussitôt embarqué. Ni sa famille ni les copains du maquis ne le reverraient jamais. Transféré à La Fayette, ses compagnons de cellule se souvenaient du bonhomme en sabots, au visage tuméfié, torturé quotidiennement et qui ne lâchera rien. Le 3 août, alors que le général Stroh et les chars de Patton se préparaient à investir Rennes, la Gestapo nantaise s'affola et transféra ses prisonniers vers Rennes où on les joignit au dernier convoi de déportés en provenance de Bretagne¹⁵. Après des mitraillages et une tentative de mutinerie, ils parvinrent à Belfort le 15 août 1944, mais l'avance alliée délogea encore les prisonniers dès les premiers jours de septembre pour les transférer vers le Struthof, Ravensbrück, Dachau ou Neuengamme. C'est là qu'Alfred Lemaître mourut d'épuisement le 4 janvier 1945 à l'âge de cinquante et un ans¹⁶. « Mort pour la France », chevalier de la légion d'honneur à titre posthume, on lui décerna la croix de guerre avec étoile d'argent le 14 mars 1946. Que l'on sache aussi que le caporal Lemaître avait été fait prisonnier lors de l'attaque du fort de Vaux, le 26 février 1916, qu'il était resté en captivité jusqu'à l'armistice de 1918 et qu'il avait un vieux compte à régler avec les Allemands. Une plaque de bronze apposée sur la façade de sa ferme de la Georginière ainsi qu'une rue de la Chevrolière rappellent son sacrifice¹⁷.

Cette journée du 17 juillet 1944 qui marquait la fin du maquis de Guénégaud sera complète quand on aura vu *Myosotis*, ignorant tout des événements et achevant sa tournée de ravitaillement, débouler la bouche en cœur à la ferme Lemaître. Les soldats, privés de leur guide à chapeau noir, se laissèrent endormir par l'aplomb du visiteur et sa carte de visite d'assureur nantais.



Le premier exemplaire avait été gravé par Robert Mankel alias *Méritant*, sur une rondelle en fer-blanc qui a servi de modèle pour celui-ci, réalisé pour le 40^{ème} anniversaire (6 juin 1984).

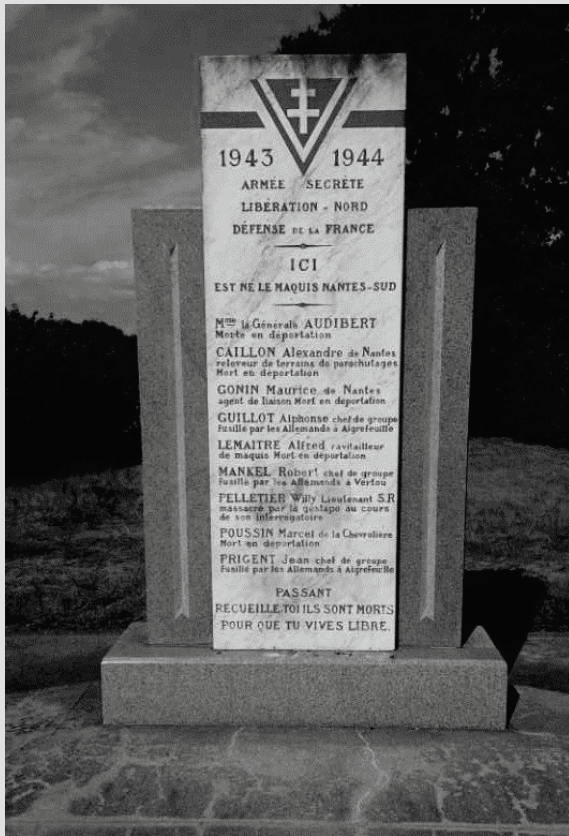


Drapeau du maquis de Guénégaud

¹⁵ Les Américains n'étaient alors qu'à trois kilomètres de ce train.

¹⁶ Ces détails ont été révélés après la Libération par Roger Jaunasse qui fut son compagnon de déportation.

¹⁷ Le conseil municipal de la Chevrolière a aussi fait édifier à Chantemerle, sur un terrain donné par Mme Lehellec, un monument à la mémoire du maquis Sud-Loire portant les noms des maquisards « morts pour la France »



**Stèle Maquis sud Loire
à La Chevrolière**



**Stèle Robert Mankel
Les Pegers Vertou**



**Stèle Alphonse Guillot et Jean Prigent
Aigrefeuille**



**Stèle Maurice Pollono, René Le Guiffant,
Georges Maurice, Albert Levoeu
Mémorial de la poche sud à La Sicaudais)**



**Dessins de Joseph Farré alias *Santerre* sur la vie au maquis
et quelques épisodes comme l'attaque de Château-Bougon, la traversée du lac de Grandlieu
et le sabotage de la plate tournante ferroviaire de la Roche sur Yon**

Depuis la mi-juin, un contact avait été rétabli avec l'état-major du colonel Kinley par l'intermédiaire du capitaine Grangeat-*Alain* (fils du commandant Grangeat) désigné par l'AS pour mettre sur pied le 5^{ème} bataillon de marche FFI de Loire-Inférieure. Georges Guinel-*Gueulard*, organisa une entrevue le 20 juillet entre le capitaine Grangeat et ce fameux et insaisissable *Gavroche* dont on attendait beaucoup des qualités commando pour prendre en main le bataillon et superviser – une fois de plus – la recherche d'un terrain de parachutage. Cette réunion qui se tenait dans un café du Petit-Port, fut suivie d'une seconde, une semaine plus tard, dans les locaux de l'Union cycliste du Douet où se rassemblèrent les chefs principaux du maquis : *Gavroche*, *Myo*, *Léhar*, *Pernet*, *Duguesclin*... Pour mettre sur pied ce bataillon, il fallait des armes, donc un parachutage...

Donc un nouveau maquis. Et pour ce maquis, il fallait un chef, ordre de Chombart de Lauwe-*Félix* !... On tournait en rond ! Quand il s'agit de se partager les responsabilités, la réunion devint houleuse. *Duguesclin* aurait la responsabilité du maquis ; *Gavroche* rassemblerait les hommes et les moyens... Fred Payen-*Pernet*, Irénée Legeay et Pierre Lemonnier installeraient les premiers groupes en forêt de Princé et reprendraient leur prospection en vue de trouver le terrain idéal entre Vue et Cheméré. On réactiverait aussitôt tous les groupes sous l'influence de l'AS depuis 1943 : au total vingt-deux groupes pour un effectif total d'environ 450 hommes dès le début août 1944, tous engagés par écrit et prêts à entrer en action dans les lignes ennemies... Si l'ordre et les moyens leur en étaient donnés !

Le petit groupe des anciens de Guénégaud replié provisoirement chez Renard au Petit-Auverné remit cap au sud et s'installa en forêt de Princé aux côtés des Nantais et des hommes de la Montagne. Les Vendéens *Santerre* et *Parisien* rappliquèrent à leur tour. Le camion de la société laitière de Saint-Philbert et son chauffeur Georges Landreau furent mis à la disposition du maquis pour transporter hommes et matériel. Dès qu'on aurait le terrain et qu'on aurait fait remonter les coordonnées, il n'y aurait plus qu'à coller l'oreille aux postes à galène... Et craquer les allumettes sous les fagots de balisage des *drop zones*.

Une fois de plus, la rumeur se répandit comme une traînée de poudre. Il y avait un maquis à Princé ! Au fil des jours, on assista au ralliement des gars du coin qui connaissaient les lieux comme leur poche et dont les mois de planque avaient aiguisé les ardeurs résistantes. Les réfractaires qui rongeaient leur frein dans les fermes du pays de Retz, de Vue ou de Rouans en attendant la création de ce fameux maquis allaient enfin pouvoir sortir de leur trou. Certains étaient déjà aguerris aux privations et aux risques d'une vie clandestine, et dans cette guerre de bosquets et de bocage, de meuniers et de bouviers qui allait se développer aux marges de la Poche, ils seraient un précieux atout pour les bataillons FFI.

~

Déjà un an qu'au village des Quatre Peux, à Rouans, Ernest Barreau avait reçu son affectation et son billet de train :

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que la commission mixte franco-allemande prévue pour prononcer les affectations des jeunes gens recensés au titre du Service du Travail Obligatoire vous a désigné pour aller travailler en Allemagne, à Eisenach, dans la Ruhr... La non-exécution de votre part de cet ordre d'affectation est susceptible des peines prévues par la loi du 16 février 1943... « Toute personne qui enfreint la présente loi ou les mesures prises pour son application est passible d'un emprisonnement de trois mois à cinq ans... »

Ernest avait joué lui aussi la comédie du départ mais la ruse fut vite éventée. Les gendarmes et le maire frappèrent à la porte de la chaumière du père Barreau. Menaces, intimidations... « Pour moi, il est en Allemagne. Et s'il n'y est point, il est assez grand pour savoir ce qu'il fait » !... Rendez-vous avec Henri Massuyau, chef de district de la Résistance à Sainte-Pazanne. Le jeune maçon n'arrivait pas les mains vides, extirpant un paquet bien emmitouflé de son blouson. En 1942, il avait travaillé pour Todt, à la Pointe Saint-Gildas, sur le chantier du gros canon de marine de 240 mm sur rail qui commandait l'entrée de l'estuaire. Avant de couler le béton des blockhaus, il fallait ancrer les ferrailles dans le rocher, donc pratiquer des excavations. On jouait avec la dynamite et les détonateurs. Quand la sentinelle avait le dos tourné, le jeune inconscient vidait un trou sur deux et bourrait son blouson. Un jour peut-être, pour faire sauter les mêmes blockhaus ? « Pour l'instant, tu files à Saint-Hilaire, lui conseilla Massuyau. Tu te présentes de ma part chez Ferré, à la Charpenterie¹⁸ ».

Les trois fermiers du hameau – Ferré, Chauvet et Clavier – faisant cause commune hébergèrent dès l'été 1943 de nombreux réfractaires en provenance de Frossay, Vue, Rouans...¹⁹

¹⁸ Hameau situé au sud de la route Cheméré - Saint-Hilaire de Chaléons

¹⁹ Six à Frossay, neuf à Rouans

Entre la Charpenterie et la Milsandrie, dans un rayon de trois kilomètres, ils étaient vingt-sept à coucher dans les granges, les greniers et les étables. On tuait vaches et veaux, on boulangeait. Le père Clavier avait même installé un moulin à farine dans un réduit, derrière une porte dérobée. Les meules ronronnaient doucement sous une goulotte d'où ruisselait le grain stocké dans le grenier. De la trémie la farine coulait dans la maie où on pétrissait quatorze pains de deux kilos par semaine²⁰. Le four était à dix pas et on ne manquait pas de fagots. Ni de pinard.

La plupart des réfractaires finiraient par rentrer à la maison et s'efforceraient jusqu'à la fermeture de la Poche d'éviter les mauvaises rencontres. Celui-ci refusera de sauter le pas mais fera don au maquis de sa 350 Motobécane ; celui-là cèdera la benzine récupérée en 1940 auprès des Anglais en détournement après le naufrage du *Lancastria*. À Rouans, ils seront trois à rejoindre le maquis. Mais avant même cette échéance, Ernest avait déjà changé de nom. Henri Massuyau l'avait enrôlé sous le pseudonyme de *Bouvreuil* avec le matricule 1992. Le réseau « Défense de la France » auquel appartenaient ces hommes était encore bien fragile, ce qui n'empêcha pas les fermiers hébergeurs d'entrer eux-mêmes dans la résistance, comme les Clavier, père et fils²¹ ou Hilaire Ferré – pourtant père de quatre enfants – qui venait de rentrer de captivité en Allemagne.

On voyait le « Deuxième Bureau » accompagné de Massuyau, Grangeat, Le Guennec et un « spécialiste » venu d'Angleterre se promener dans les vignes et les prés entre la Charpenterie, la Bourdonnais et les Marchais, à la recherche d'un terrain. Mais voilà que le commandant Maurice et le lieutenant-colonel Prestaut tombaient à leur tour dans un piège tendu par la Milice, à Rennes, le 10 mai 1944. Quant aux correspondants locaux, comme Louis Heyré, les époux Le Guennec ou le jeune boulanger Lili Dupont, ils n'échapperaient plus longtemps à la rafle²². Les derniers enrôlés, comme les fermiers et les réfractaires, vécurent alors des heures d'angoisse. Quelqu'un parlerait-il ? Leur nom figurait-il sur la liste ? Ernest changeait régulièrement de planque, impatient d'entrer dans un combat ouvert. Faute de pouvoir récupérer une arme, il faucha une moto qui, le moment venu, ferait le bonheur d'un d'agent de liaison²³. Puis, errant sur les bords de l'Acheneau, il croisa un jour Serge Denjean²⁴ qui l'entraîna chez Fred Payen, à La Montagne : « Il y a trop de gars planqués dans les fermes ; viens avec nous. On n'a pas d'armes mais on va en trouver. P'êtr même qu'il va nous en tomber du ciel ! »

~

Et ce jour allait enfin arriver. *Gavroche* annonça à Grangeat : « Mon capitaine, je crois bien que j'ai ce qu'il nous faut. J'ai un gars sur le coup, un braconnier hors-pair ». Ce gars, c'était *Pablo* – plus connu par les gardes-chasses sous son état civil de François Paimblanc – qui avait repéré en lisière de la forêt de Princé la clairière idéale. Arrêté et interrogé par deux agents de la Gestapo soupçonnant déjà la présence d'un maquis, il jura ses grands dieux que s'il y en avait eu un, lui qui connaissait les lieux comme sa poche, il l'aurait forcément vu ! D'ailleurs, si ces messieurs voulaient bien le suivre, il allait leur faire visiter la forêt pour leur prouver qu'on n'y trouvait que de la biche, du renard et du sanglier ! Les deux manteaux de cuir ne s'y risqueraient pas.

²⁰ Soixante ans plus tard, on m'a montré l'installation toujours en place et fonctionnelle... Pour la prochaine guerre ?

²¹ Jean, le père sous le pseudo *Canard*, Jean-Marie, le fils sous celui de *Canari*. Pour ce réseau, on avait choisi des noms d'oiseaux dont l'initiale était celle du patronyme... *Canard* comme Clavier, *Bouvreuil* comme Barreau...

²² Henri Maurice était le nouveau chef départemental de l'AS de L.I. après les arrestations de janvier 1944. Il était placé sous les ordres du lieutenant-colonel Prestaut, responsable de « Défense de la France » pour la Bretagne. Maurice réchappa à Dachau, mais Prestaut fut fusillé à Rennes le 8 juin 1944. Le chef de gare de Cheméré échappa à la rafle ainsi que le peintre Garand. À part les époux Le Guennec, revenus dans un état de grand délabrement, aucun ne réchappa des camps. Une stèle apposée dans le hall d'entrée de la gare de Sainte-Pazanne rappelle la mémoire d'Henri Massuyau mort à Mauthausen.

²³ Cette moto sera effectivement confiée au gendarme Ricaud de la brigade de Bouaye qui servira de vagemestre et d'agent de liaison aux maquis sud-Loire avant d'être malencontreusement abattu par un de ses compagnons le 1^{er} septembre 1944.

²⁴ Célèbre fabricant nantais des cycles Denjean.

Il faut maintenant rappeler le contexte... Rennes, Derval et Chateaubriant libérés entre le 3 et le 5 août. Les Allemands refluant vers Saint-Nazaire ; les Américains sur l'autre rive, quasiment aux portes de Nantes... Et ici, au sud du fleuve, des hommes n'attendant que le signal du soulèvement pour attaquer les cantonnements ennemis en pleine débandade. Mais comment se battre sans armes ?

Un parachutage fut enfin prévu pour la nuit du 3 ou 4 août 1944. Les groupes du secteur furent mis en alerte : le 10^{ème} bataillon du Pellerin, aux ordres du mécano Julien Fourrier, avec quatre dizaines de courageux armés de quelques fusils et revolvers et d'une mitrailleuse qu'on avait installée sur la camionnette du boulanger Paré ; le groupe de *Myosotis* et celui de La Montagne avec Fred Payen et Irénée Legeay. On avait capté le message sur Radio-Londres : « Le vendangeur a perdu son chien ». Dans l'après-midi du 3, on se concentra dans le secteur prévu où on croisait des patrouilles allemandes nombreuses et nerveuses.

Les tas de bois mort étaient prêts pour le balisage, les lampes électriques vérifiées. Vers minuit, un peu en retard sur l'horaire, l'avion survole la forêt et envoie ses deux fusées rouges. Les hommes laissés au camp voient les fusées, 30 secondes réglé, mais cachées par les arbres, elles sont invisibles du terrain de largage. *Du Guesclin* reconnaît le bruit des moteurs et est convaincu de l'identité de l'avion : c'est un Anglais ! Il souhaite l'allumage des feux de broussailles qui permettront de larguer les containers au prochain passage, mais *Fred Pernet*, responsable de l'opération, hésite, puis renonce à craquer les allumettes. L'avion va revenir... Dans cinq minutes, les corolles blanches vont s'arrondir au-dessus de la prairie, on va galoper derrière les containers, couper les harnais, et à nous armes et munitions ! Deuxième passage. Toujours pas de signaux et pas de radio bien sûr pour rattraper la bévée ! Le bruit des moteurs s'éteint peu à peu derrière le rideau noir des arbres que l'on devine sous les étoiles. De façon inexplicable, l'avion vient de remettre le cap sur l'Angleterre... Ou sur un maquis plus chanceux. Une heure plus tard, c'est pour un avion allemand que l'on allumera des lampes électriques ! Le désarroi et la colère grondent dans les rangs.²⁵

Dès le lendemain 5 août 1944, Alphonse Guillot-*Givet* et Jean Prigent-*Pitche*, deux anciens de Guénégaud, quittaient le maquis de Princé avec la BSA pour rendre compte du fiasco à Nantes, et accessoirement pour repérer un coup de main possible contre un poste mal protégé. Chaleur d'orage, ambiance électrique sur la région, Allemands énervés comme des frelons. Rennes était libéré et les blindés américains n'étaient plus qu'à quelques dizaines de kilomètres de Nantes où la trop faible garnison allemande commençait à s'affoler. La ville et ses abords étaient parcourus de patrouilles reconnaissant les voies d'évacuation, sécurisant les points d'appui qui permettraient de couvrir une retraite éventuelle, vérifiant le minage des ponts. Pas vraiment le bon moment pour se lancer en moto à travers le vignoble. Surtout avec une Sten dans la sacoche d'une moto essoufflée qui tomba en panne à la première occasion. Devant la densité des patrouilles, Prigent renonça à pénétrer dans Clisson pour embrasser sa mère. On remit le cap sur Aigrefeuille où une crevaillon stoppa net l'équipage.

Laisser la moto sur le trottoir, trouver un garage, se désaltérer au café, autant d'occasions d'attirer l'attention d'un citoyen vigilant qui alla tirer les gendarmes par la manche. Rumeurs, agitation et intervention des Allemands qui perquisitionnaient le garage et s'emparaient des deux voyageurs à la gendarmerie. On les conduisit dans le parc de la propriété du maire où on les garda toute la journée, en plein cagnard. Dans les poches d'Alphonse Guillot-*Givet*, on avait retrouvé les papiers du milicien liquidé un mois plus tôt au maquis des Brandes ! La nuit tombée, ils furent abattus d'une balle dans la nuque et enterrés sommairement²⁶.

²⁵ Les sentinelles de garde au camp auraient bien vu, elles, les signaux lumineux de l'avion, cachés à l'équipe de réception par la cime des arbres ! Pas de radio bien sûr pour rattraper la bévée.

²⁶ Une stèle rappelle leur mémoire sur le square des Martyrs de la Résistance à Aigrefeuille.

L'attaque de la tour de Buzay qui va suivre peut apparaître dérisoire au regard des grandes batailles restant encore à livrer, mais elle s'inscrit dans la dynamique de cette *Blietzkrieg* bretonne qui triompha en moins de huit jours. Malgré le déséquilibre militaire local, la poignée d'hommes qui participèrent à cette attaque était animée certainement de ce même espoir de forcer le destin et d'entraîner les divisions blindées américaines dans la libération complète de l'estuaire et de ses deux grands ports.

Après une visite de réquisition orageuse à la gendarmerie de Bouaye où un petit groupe constitué de *Étienne*, *Parisien*, *Robinson* et *Santerre* était venu récupérer le mousqueton perdu à Château-Bougon, on repartit sans mousqueton mais avec un précieux renseignement : les Allemands occupaient les abords de l'écluse de Buzay sur le canal de la Martinière. Le poste situé aux abords du « pont rouge » n'était pas très bien gardé... Et s'ils voulaient se procurer des armes ?... On avait bien tenté de demander aux gendarmes leurs armes de service mais le brigadier Mesguen avait refusé et fait comprendre que le moment venu, ils s'en serviraient « pour la bonne cause ». Les maquisards s'étaient retrouvés à proximité de la Belle Étoile, sur la route de Vue ; des convois allemands remontaient vers Nantes, avec des soldats aux aguets, le doigt sur la détente... Impossible de s'attaquer à ceux-là ; mais entre deux convois, en voici un, un vélo français à chaque main. *Parisien* l'abattit d'une balle dans la tête. On récupéra l'arme et les vélos et on enterra sommairement le soldat dans un bosquet. Combien de temps allait-on être réduits à abattre les soldats à la traîne, à guetter la sentinelle isolée, le poste mal gardé, pour chiper les armes une par une ?

Du Guesclin envoie *René* et *Bûcheron* à Buzay, reconnaître les lieux. L'éclusier *Éliard* est mis dans la confiance et dit ce qu'il sait sur les habitudes du lieu. Et voilà qu'au soir du dimanche 6 août 1944, à 22 h 30, on quitte la forêt de Princé : *Du Guesclin*, *Santerre*, *Parisien*, *Bûcheron*, *René*, *Renardeau*, *Bouvier*, *Etienne*, *Robinson*, *Delory*, *Maillet*, *Héric*... En tout, 18 hommes en deux groupes échelonnés, progressant sur le bas-côté de la route jusqu'à Rouans et Messan. On saute la route de Nantes, on contourne la Raffinière et Launay, et à pas de loup, on approche de la tour. Il faudra compter sur l'effet de surprise car la puissance de feu est bien maigre. Outre le fusil bourré de chevrotines du braconnier *Pedro* guidant le groupe, on ne dispose que de quelques mousquetons, armes de poing et pétoires dépareillées, de bâtons ferrés et de couteaux. On coupe la ligne téléphonique, on se glisse au pied de la tour coiffée de sa mitrailleuse lourde... On laisse *Renardeau* en sentinelle, *Bûcheron* et *Santerre* traversent le pont pour se mettre en embuscade et mitrailler la relève de la garde qui doit s'effectuer sur l'écluse. Le reste du groupe les appuiera dès que le feu sera engagé... Mais la relève a déjà eu lieu, le poste est abondamment garni (47 Allemands au lieu des 12 attendus) et des sentinelles vigilantes sont postées de part et d'autre du canal. Dans un duel de mousqueton et malgré sa jambe brisée d'une balle, *Santerre* abat un des gardes qui glisse dans le canal. Pendant que *Bûcheron* charge son camarade sur son dos, des fusées éclairantes illuminent le ciel. La mitrailleuse installée en tête de la tour arrose le secteur, annihilant tout soutien du reste du groupe contraint de décrocher. Après avoir bricolé une attelle, *Bûcheron* doit se résoudre à abandonner son compagnon, intransportable.

Le lendemain matin, des frôlements derrière le buisson où *Santerre* s'est traîné. Alors qu'il croit sa mort venue et attend la balle dans la nuque qui le délivrera de la douleur et de la soif, il reconnaît les appels étouffés de *Duguesclin*. Celui-ci l'habille en paysan, le charge dans le tombereau du père Jules Soliman et le transporte chez le docteur Cantuern au Pellerin, à la barbe des Allemands. Imprudence ou témérité ? En tout cas héroïque fraternité d'arme !

Un coup de main plus chanceux permettra de s'emparer de deux mitrailleuses avec leurs munitions dans un avion allemand sur le terrain de Château-Bougon, mais on est loin du compte. Faute de pouvoir se battre, on continue de repérer les postes adverses, de dresser des cartes et des plans d'attaque. Le PC ambulante de la Montagne reçoit quotidiennement les émissaires de chaque groupe avec sa moisson de renseignements et de demandes. Chaque nuit, des estafettes traversent le fleuve en canot ou à la nage – parfois sous les tirs allemands – pour porter les renseignements à

Cambronne ou aux Américains – auxquels on fournit par exemple un plan à grande échelle et très détaillé des installations et des défenses allemandes dans le camp retranché de Saint-Brévin.

On signale aussi l'intense activité des remorqueurs en train de rassembler une flottille de bateaux et d'engins de dragage au large du Pellerin et on suggère même quelques initiatives... Ne serait-il pas judicieux, messieurs les Américains, de disposer par exemple quelques blindés sur la rive nord pour dissuader les Allemands de poursuivre cette concentration dont on devine bien ce qu'ils comptent en faire le jour venu ? Peut-être même quelques avions pourraient-ils venir couler les bâtiments encore à quai ? Si on disposait de quelques mitrailleuses et de quelques mortiers, on ferait bien le travail nous-même mais vous persistez à ne pas nous en livrer !

Dans l'attente exaspérante d'un chimérique parachutage, une maigre consolation : quelques jours plus tard, un sergent de la Wehrmacht qui vient de descendre son capitaine et de s'emparer de son arme se constitue prisonnier. Le sergent Ladow Sakanoïev en connaît un rayon sur les armes allemandes et n'hésite pas à mettre son savoir au service du maquis, par exemple pour remettre en état la mitrailleuse Hotchkiss repêchée dans le port de Saint-Nazaire par une drague des ponts et chaussées et qu'Adrien Pairon vient de leur apporter emmaillotée comme un nouveau-né...



Quelques résistants des maquis du sud-Loire (Guénégaud, Montbert, Géneston, Princé). De g. à d et sous leur nom de guerre : Nimbus, Bouvier, Dupuis, Etienne, Robinson, Requin, Méritant, Mercure, René, Héric (Résistance de l'Ouest)



Wassilitch Ladow Sakanoïev vient de rejoindre le maquis de Princé

... Adrien travaillait aux Ponts et Chaussées maritimes de l'estuaire. Embarqué sur tout ce qui remorquait, chargeait et draguait entre les bancs, les îles et les pièges de la Loire, de Saint-Nazaire à l'île Sainte-Anne, dans les odeurs de vase et de mazout... Jusqu'au 9 août 1944. Alors que les Américains étaient sur l'autre rive mais ne bougeaient pas le petit doigt, les Allemands, posément, étaient en train de décharger leurs charrettes de dynamite. Adrien qui n'était pas de service, arpentaient les abords de la Télindière lorsque retentirent les premières charges envoyant par le fond une flottille d'une dizaine de navires. Sous ses yeux, des milliers de tonnes de ferraille venaient se poser sur les fonds et barrer le chenal. Une forêt de cheminées sur les eaux noires. En plein milieu, les quinze mille tonnes de l'*Antarktis*, l'énorme drague à godets *Pas-de-Calais*, la drague allemande *Amphitrite* et même la petite drague N°5 sur laquelle ils avaient remonté un jour, entre Saint-Nazaire et Donges, les deux beaux officiers allemands en grand uniforme, déchiquetés par l'explosion du *Campbeltown* et projetés par-dessus les portes de la forme Joubert. Comme aujourd'hui, un sacré feu d'artifice : écluses, portes et machinerie, tout était détruit... Le jeune matelot de la Loire remonta à Launay, tête basse.

Depuis le naufrage du Lancastria on avait déjà dragué des tonnes d'armes et de munitions de tous calibres ; jusqu'ici on laissait tout dans la vase des « porteurs » qui allaient ouvrir leurs entrailles au large... Mais voilà que le tube noir de cette mitrailleuse dépassait de la vase recrachée par le dernier coup de godet de la dragueuse de l'ingénieur Malégol. « Si je pouvais la ramener aux gars du maquis ». Il l'avait attrapée par le canon, lavée à grande eau et cachée vaguement sous des sacs de cordages. « Fais pas le couillon ; faut pas jouer avec ça. Ça peut te mener devant le peloton. » De retour au Pellerin, une bonne lessive à l'eau claire, un badigeon de gas-oil dans tous les recoins de la machine récurée à fond de culasse, torchée de graisse rouge, bien ficelée dans son sac au cadre du vélo pour la porter aux « nationaux » qui venaient de s'installer au « Chat qui guette »... On installa une bande rigide et on rafala méthodiquement un baliveau jusqu'à cisaillement complet. « Ça, c'est une affaire, matelot ! Où l'as-tu dénichée ? » L'histoire de la Hotchkiss d'Adrien Pairon fit vite le tour du maquis. Après sa vérification par Ladow Sakanoïev, elle allait suivre les engagés volontaires du Pays de Retz, et Ernest Barreau la servira même dans le 3^{ème} bataillon FFI du commandant de Torquat au bord du canal de Nantes à Brest...

Une occasion manquée

Comment démêler les causes de l'abandon par les alliés de la base sous-marine de Saint-Nazaire à la première quinzaine d'août 1944, suivi de la formation de la poche de Saint-Nazaire ? Les hésitations tactiques de Patton, Bradley et Middleton sont sans doute les causes les plus visibles, mais on ne peut en négliger une autre, l'absence de véritables maquis du fait du manque d'armes. Ce qui fut peut-être en jeu lors de l'échec du parachutage de la nuit du 4 août, rien moins que la libération totale et définitive du département, dans la dynamique de la libération bretonne. Pendant quelques jours, en effet, dans la panique allemande qui suivit la prise de Nantes, des ouvrages permanents et des blockhaus de Saint-Brévin se trouvèrent désertés, une partie des troupes s'étant débandée, ne se maintenaient plus que quelques postes de sécurité échelonnés le long de la Loire.

Alors que des troupes supplétives commençaient de rompre les rangs, l'ennemi aurait-il supporté longtemps le harcèlement de FFI locaux²⁷. L'abandon du nord du pays de Retz aurait alors donné une tout autre tournure à la poche de Saint-Nazaire. On peut imaginer que quelques groupes bien armés, pris en main par des chefs comme *Gavroche*, *Myosotis*, *Pernet* ou *Pollono* auraient pu ajouter à la panique et pousser l'ennemi à se rendre ou à désertier au moins la rive sud de la Loire, ce qui à terme aurait aussi réduit considérablement les possibilités de défense de Saint-Nazaire. Privé de son parapet au sud de l'estuaire, la garnison principale enfermée dans les bétons de la base sous-marine, se serait vite trouvée exposée à un blocus naval lui interdisant tout contact avec les poches de Lorient et de La Rochelle. Mais surtout, les 20 000 soldats enfermés entre le canal de Nantes à Brest et la Loire, risquaient une rapide pénurie alimentaire. En effet, ce furent bien les riches fermes du sud qui permirent à la garnison allemande de tenir si longtemps, au milieu de 130 000 civils eux-mêmes affamés. Si on avait libéré cette zone sud à l'été 1944, on peut donc douter que les Allemands aient tenu 9 mois dans la poche nord, en se contentant des maigres ressources agricoles de la presqu'île de Guérande ou de la région de Guenrouët. Mais ne refaisons pas l'histoire. Ce soir-là, tout le monde avait compris qu'il allait falloir continuer de se battre avec des lance-pierres et des bâtons ou chiper une par une les armes à l'ennemi !

~

Sans doute faut-il rappeler les hésitations et rivalités d'états-majors qui préludèrent et suivirent la percée décisive du 31 juillet 1944 à Avranches. Après la prise si coûteuse de Caen par Montgomery, suivie d'une destruction massive de ses blindés englués dans le bocage, le général américain Bradley avait donné une leçon à son supérieur hiérarchique en prenant brillamment Cherbourg le 26 juin 1944. À partir du 1^{er} août 1944, une fois le verrou d'Avranches franchi, la 3^{ème} armée blindée de Patton parvenait aux portes de la Bretagne. La Rance était aussitôt enjambée pour atteindre Dol, Dinan et les abords de Rennes le 3 août. Le 5 août, Fougères, Vannes, Lannion et Rosporden étaient libérées ; la bataille s'engageait pour Saint-Malo. Le 6, le drapeau tricolore flottait sur Audierne et Vitré ; on se battait devant Brest. Le 7, Douarnenez était libre mais on butait sur Lorient... En une semaine on avait donc quasiment libéré la Bretagne... À l'exception des trois grands ports de Brest, Lorient et Saint-Nazaire.

²⁷ Paul Bézier, comme des dizaines d'autres paysans, se rappelle avoir été réquisitionné dans la première quinzaine du mois d'août 1944, pour charger sur sa charrette les valises de l'OKW et de tous les auxiliaires de la base sous-marine, débarquant à Paimbœuf et cherchant à gagner Nantes. De nombreux moyens en hommes et matériels quittèrent alors la zone de l'estuaire pour s'échapper vers l'Est ou vers la Vendée et les Charentes.

Pour expliquer l'abandon des deux bases sous-marines de Lorient et Saint-Nazaire, maintes hypothèses ont été avancées : fatigue des hommes et des matériels, défaut de carburant et de munitions, volonté de préserver pour des missions plus décisives, des unités blindées peu adaptées à la prise ou au siège de forteresse si bien défendues. Le général Middleton²⁸ dans son rapport évoque en un long lamento le manque de munitions et de carburant. Il semblerait pourtant que les véritables raisons du calvaire prolongé des poches bretonnes soient à rechercher dans des ressorts plus humains et trop humains : indécision, rivalités d'amour-propre, querelles d'état-major sur les choix tactiques. Jusqu'à quel échelon de responsabilité ? Churchill ? Monty ? En tout cas, pour le moins, Middleton, Patton, Bradley, et les deux divisionnaires Grow et Wood, comme l'affirme Ralph Ingersoll dans son ouvrage *Ultra Secret- Pour servir à l'histoire de ce temps*.

Alors que Patton voulait foncer vers Brest, Lorient et Saint-Nazaire à marche forcée, en profitant à plein de l'appui tactique de la résistance bretonne survoltée, Bradley, plus prudent et dont les troupes avaient été éprouvées par l'équipée normande, s'était méfié d'une contre-offensive sur ses flancs ou ses arrières ; il avait préféré envoyer Grow s'emparer de Saint-Malo et de Morlaix avant d'attaquer Brest, et il avait détourné Wood de Lorient pour investir d'abord Rennes et Vannes. Middleton qui commandait le 8^{ème} Corps englobant les deux divisions blindées, ne parviendra jamais à trancher entre ces deux plans... Alors qu'ils étaient engagés dans la tactique définie par Patton, il donna l'ordre à ses deux divisionnaires de stopper leur progression et d'adopter le plan de Bradley. Grow dut donc faire un détour par Dinan avant de se porter vers Brest. Quant à Wood, déjà auréolé de la prise d'Avranches sous les ordres de Bradley et ne souhaitant pas moisir en Bretagne, il avait foncé vers le sud et déjà atteint Derval le 3 août. Ses éclaireurs étaient même parvenus aux portes de Nantes... Lorsqu'on lui ordonna de tourner casaque !... Ce qui n'échappa pas aux Allemands dont l'esprit de décision et l'habileté militaire permirent de mettre à profit quelques heures de répit, entre le 3 et le 4 août 1944, pour organiser la défense des deux grandes bases sous-marines de Lorient et Saint-Nazaire.

En effet, il faudra attendre les camions d'essence toute la journée du 4 août pour réexpédier le CCA de Clarke de Derval vers Vannes, et le CCB de Dager, de Châteaubriant vers Lorient ! Wood allait finir par se lasser de ces tergiversations : « *Nous nous y prenons mal pour gagner cette guerre. Allons plutôt à Paris* » ! Et Bradley et Montgomery finiraient par l'entendre ! Rappelons en effet que dans la nuit du 4 août 1944, Monty avait télégraphié à Londres que la situation en Bretagne était somme toute satisfaisante, que les troupes engagées suffiraient à la tâche et que la partie se jouait à l'Est. Et Wood, après avoir écrit à Patton : « *Je tiens Vannes et j'aurais Lorient ce soir* » écrivait le lendemain à Middleton : « *Lorient est solidement fortifié, c'est un travail pour l'artillerie et l'infanterie* ». Wood allait se maintenir devant Lorient jusqu'au 9 août, où il fut relevé par Grow et sa 6^{ème} DB qui venait lui-même d'être remplacé devant Brest par des divisions d'infanterie. Grow s'esquiverait à son tour le 15 septembre dès l'arrivée sur le continent de la 94^{ème} D.I. du général Malony qui s'installerait pour le siège... Lui-même remplacé le 1^{er} janvier 1945 par la 66^{ème} DI du général Kramer qui répartirait ses forces entre les deux poches de Lorient et Saint-Nazaire... On venait de perdre une semaine... et sans doute la prise de deux grandes bases sous-marines.

Le jeudi 3 août 1944, les avant-gardes de Wood n'étaient plus qu'à une journée de marche de Nantes, la rumeur parcourait la ville : « C'est pour samedi... Ou pour dimanche » ! Le lendemain, on devint encore plus optimiste lorsqu'on apprit qu'« ils » étaient à Chateaubriant, Derval et Nozay... Ce soir, « ils » seraient ici ! Il fallait transmettre de toute urgence ces informations aux Américains ! Ce fut à Derval le 4 août qu'eut lieu le premier contact entre la résistance nantaise et les avant-gardes de la 4^{ème} division blindée du général Wood. Max Eidem (parlant anglais) accompagné de René Brechbiehl (parlant allemand), délivra son message une première fois auprès

²⁸ Rapport du VIII^e Corps rédigé le 28 octobre 1944 par le général Troy H. Middleton après les opérations contre les forces ennemies en Bretagne, pendant la période du 1^{er} au 30 septembre 1944.

du colonel Eastern, commandant le 42^{ème} groupe de cavalerie à Derval. Puis, le lendemain, Max Eidem gagna Rennes où le colonel de Boislambert promit d'intercéder auprès du général de Gaulle... On l'emmena ensuite à Bain-de-Bretagne au PC du colonel Bigby qui lui indiqua l'intention américaine de passer la Loire, non pas à Nantes mais plus à l'est (sans doute vers Ancenis). Le colonel américain lui remit alors un sauf-conduit lui permettant de se diriger vers Vannes pour y rencontrer le général Wood et plaider lui-même sa cause. C'est alors que l'aventure tourna au rocambolesque puisqu'elle ne le mena pas jusqu'à Wood mais vers une prison de Vannes avant expulsion de la ville trois jours après la libération de Nantes ! Le seul résultat tangible de cette mission fut le message transmis le 6 août par l'adjudant de gendarmerie Joly à Gilbert Grangeat commandant le 5^{ème} bataillon FFI aux abords de Nantes : « *Le commandement allié ne peut engager une action sur la ville de Nantes avant dix jours* ».

Pourquoi les interlocuteurs de notre agent de liaison ne le prirent-ils pas au sérieux ? Sans doute les grandes décisions stratégiques de Middleton et Patton prévalaient-elles sur les exigences d'interlocuteurs locaux peu représentatifs et mal identifiés ! Mais s'ils étaient peu représentatifs, c'est sans doute qu'ils n'avaient pas à présenter d'états de service suffisants, appuyés sur les exploits de maquis ancrés dans leur territoire et prêts à ouvrir les routes des chars américains après les avoir éclairés sur les forces et les faiblesses de l'ennemi, comme ce fut le cas si souvent en Bretagne. Si ces maquis avaient existé, autrement dit, si celui de Saffré était parvenu à se maintenir et même à essaimer, ils auraient convaincu plus aisément le général Wood qu'entre sa colonne de chars progressant sur l'axe Rennes-Redon et la ville de Nantes située à moins de 50 kilomètres, ne subsistait plus aucune force allemande organisée et que par conséquent Nantes serait tombé comme un fruit mûr dès le 5 août et vraisemblablement Saint-Nazaire en même temps.

~

Mais revenons dans Nantes libérée que la colonne américaine de Wood avait quitté dès le 15 août pour prendre la route d'Angers et de Chartres. La ville se trouvait à nouveau sans protection sérieuse alors que l'ennemi campait encore au sud des ponts effondrés et qu'au nord de la Loire, il avait commencé à se réorganiser dans ce qui allait devenir « la poche ». Quand le 18 août 1944, des éléments de la 83^{ème} division d'infanterie US vinrent remplacer les chars de Wood sur la ligne de front du sud de la Bretagne, on ne fut pas rassuré pour autant. Comment, en effet, interpréter ce remplacement de cavaliers par des fantassins ? N'allait-on pas se contenter d'une libération partielle de Nantes et esquiver Saint-Nazaire ? Depuis le 15 août, les estafettes ramenaient toujours le même désespérant message de Nantes libérée à la poignée de maquisards du sud Loire : « Nous ne pouvons pas vous fournir d'armes, ne faites rien ».

Quant aux Allemands repliés au sud des ponts de Loire, ils se rappelaient au bon souvenir des Nantais en expédiant à partir de leurs positions de Rezé et Saint-Sébastien plusieurs obus vers le port et vers le Pont de Cens, tandis que s'infiltraient encore leurs patrouilles dans l'île de Nantes entre les bras de Pirmil et de la Madeleine. Ces attaques provoquant morts et blessés allaient se poursuivre jusqu'au 23 août. Le 21 août 1944 on avait entendu de fortes explosions sur la rive sud de la Loire, suivies dans la soirée de bruits de mitrailleuses et la rumeur enflait : « *Les Américains doivent traverser la Loire cette nuit* », ce qui en disait long sur les espérances longuement maintenues et cruellement déçues d'une poursuite des troupes allemandes repliées au sud de Nantes et bientôt dans la « poche sud de Saint-Nazaire ». Mais quel amateur d'uchronie et de guerre virtuelle oserait refaire la bataille, alignant les caissons étanches du pont artificiel qui aurait permis aux blindés US de se passer du pont de Pirmil, lançant les Thunderbolt à l'assaut des blockhaus de la baie de Loire, ou déclenchant le feu nourri des pièces de 155 des Long Tom US ! Pourtant, ne demeuraient plus ici que des éléments de la 83^{ème} DI et on devrait s'en contenter...

Dans la nuit du 23 au 24 août, Fred Payen, un des chefs de la résistance de la rive sud avait passé la Loire pour tenter de fléchir l'état-major et lui demander son appui, mais le capitaine Grangeat, commandant la place de Nantes, qui ne jurait que par son 5^{ème} bataillon à renforcer d'urgence, lui avait demandé de se préparer à faire traverser clandestinement et de nuit les derniers

maquisards du sud ; quasiment dépourvus de tout armement, même léger, devenant inutiles et trop exposés au sud, on pourrait les enrôler et les former au nord²⁹. Dans chaque groupe, on dressa alors la liste des volontaires, signant aussitôt leur engagement dans « l'armée nouvelle ». Les points de passage furent repérés et testés, les premières équipes étaient prêtes à franchir le fleuve lorsque, dans la nuit du 27 aux 28 août, veille du premier passage prévu, les Allemands se replièrent spontanément au-delà du canal de la Martinière. S'attendant à un renfort des groupes armés du nord-Loire pour engager la poursuite, les derniers résistants « locaux » sortirent alors de la clandestinité et se lancèrent dans des patrouilles de plus en plus hasardeuses ; à l'intérieur d'une zone profonde bientôt de 30 kilomètres, ils tentèrent d'accrocher les arrière-gardes allemandes, leur infligeant quelques pertes et améliorant du même coup leur ratio d'armes individuelles qui n'était encore que d'une arme à feu pour quinze hommes.

Les FFI occupaient désormais Rezé, Bouguenais, La Montagne, où les Allemands avaient abandonné l'école du Château d'Aux et la station TSF de Basse-Lande. On hésitait encore à s'aventurer jusqu'à la Chaussée-le-Retz et à prendre le pont sur l'Acheneau mais on ne disposait pas des forces qui auraient permis de contrôler Messan, Rouans ni les abords du canal de Buzay. L'ennemi refluit pourtant sur la nationale 23, à travers le marais de Vue, puis se dispersait en désordre vers Paimbœuf, Saint-Père-en-Retz, Saint-Brevin-les-Pins, Pornic, réquisitionnant tout ce qui roulait encore. Des groupes ou des isolés forçaient les portes : « Vélo ! Vélo ! » Il aurait fallu donner le coup de grâce mais on en n'avait pas les moyens.

Pourtant, au-delà des ponts effondrés de Nantes désormais coupée en deux, c'est bel et bien des soldats français qui poussèrent dans le dos les restes de l'armée allemande à la fin août 1944. Ultimatum à la garnison de la Persagotière dans la journée du 27 août 1944. La nuit suivante, une colonne de 160 soldats allemands et trois douzaines de camions prenaient la direction du sud-est, aussitôt mitraillée en rase campagne près d'Aigrefeuille par des avions alliés. Au matin du 28, repli général des derniers groupes isolés réquisitionnant ou volant tout ce qui roulait. À 10 heures du matin, les Allemands abandonnaient la Verrerie de Vertou. Aussitôt des groupes FFI se déployaient sur les ponts et les carrefours. La 3^{ème} compagnie du 4^{ème} bataillon FFI sous le commandement de Jo Vincent qui avait pris ses quartiers à Vertou, libérait alors le vignoble en s'appuyant sur neuf groupes organisés sur la base de la commune. Dans la matinée du 29, la compagnie de Thomas Maisonneuve *alias* Myosotis franchissait la Loire et répartissait ses sections entre Les Sorinières, Haute-Goulaine, Vertou, le Loroux-Bottereau... Alors qu'un dernier parti s'accrochait derrière Pont-Rousseau et s'échelonnait vers le Pays de Retz, le Marais Breton et la Rochelle, le gros des troupes ennemies s'était donc soit échappé vers l'est, soit faufile vers Saint-Nazaire.

Si au nord de l'estuaire, Huenten, Kaessberg et Junck étaient parvenus à préserver l'essentiel autour de la *Festung* Saint-Nazaire, l'étendant même jusqu'à la « frontière naturelle » de la Vilaine et du canal de Nantes à Brest, au sud de la Loire, les forces allemandes n'avaient pas encore renoncé à maintenir une ligne d'approvisionnement avec la garnison de La Rochelle. Il ne s'agissait pas encore ici de se constituer en poche mais de maintenir ouvertes les routes du Pays de Retz, pour y déplacer vers le sud le matériel et les munitions qu'on n'avait pas détruits sur place. Mais alors que les populations de la rive sud de l'estuaire nourrissaient encore des espoirs de libération, la résistance nantaise devait faire cet amer constat : elle n'était pas parvenue à entraîner les Américains dans la libération des rives de la Loire entre Nantes et Saint-Nazaire... Ce qui n'avait pas non plus échappé aux Allemands qui ne tardèrent pas à se réinstaller et à se fortifier dans les positions provisoirement abandonnées de la Basse-Loire, face au grand port désormais transformé en « forteresse à défendre jusqu'à la mort ».

²⁹La destruction du maquis de Saffré prélu à la réorganisation progressive de « maquisards » FTP commandés au nord Loire par Robert Cadiou avant de constituer le deuxième bataillon de marche de la Loire-Inférieure au moment de la Libération du département ; de même, au sud de la Loire, le maquis de Guénégaud qui regroupera de 60 à 80 hommes, deviendra aussi le vivier de recrutement des 3^e et 5^e bataillon FFI.



Libération de Nantes le 12 août 1944 – Devant l'hôtel Deurbroucq sur le quai de l'île Gloriette



Le capitaine Grangeat commandant le 5^e bataillon FFI passe en revue ses hommes issus des maquis du sud-Loire et de la résistance nantaise sur la place Louis XVI le 12 août 1944

De la résistance aux combats d'encerclement de la poche

Le début de débandade allemande de la première quinzaine du mois d'août 1944 allait pousser certaines populations à sortir hâtivement les drapeaux et à chanter la Marseillaise à contretemps. Des groupes de résistants locaux et même des patriotes isolés furent alors tentés par des actions aventuristes ou des coups de main destinés à pousser l'occupant dans le dos, à obtenir sa reddition ou à lui chiper quelques armes. Se multiplièrent alors les accrochages et les drames liés à l'affolement général des unités allemandes et à l'espoir encore vivace des populations du sud de l'estuaire de se voir bientôt libérées. Un événement significatif se produisit le 30 août, lorsque les résistants du Pellerin s'emparèrent à la Chaussée-le-Retz d'un fourgon allemand contenant des liasses de billets provenant du pillage de 120 millions de francs à la Banque de France de la Roche-sur-Yon...

... Le petit convoi remontant de Vendée avait dû stopper en rase campagne, l'un de ses véhicules étant tombé en panne à l'entrée du marais de l'Acheneau. Une voiture d'accompagnement se dirigeait alors vers Rouans pour alerter le PC allemand qui expédiait sur place une vingtaine d'hommes - à bord du camion de la laiterie Fillaud réquisitionné. Pendant ce temps, au Pellerin, le 10^{ème} bataillon de Julien Fourier envoyait un groupe avec la voiture du boulanger et sa mitrailleuse Reibel. L'affrontement était inévitable. La Reibel cracha tout ce qu'elle pouvait et fit reculer les Allemands qui tiraillèrent et grenadèrent avant de battre en retraite vers Messan en emmenant leurs blessés à travers le marais... Tandis qu'Etienne Hortais, le chauffeur de la laiterie, s'extrayait de la douve où il avait trouvé son salut.

Les hommes de Julien Fourier dépannèrent la camionnette Renault et reprirent la route du Pellerin. À l'arrière, deux caisses contenant des biscuits et des boîtes de conserves faciles à identifier... Mais aussi un petit coffre de bois blanc bien intrigant. Dans la cour de l'école communale du Pellerin transformée en PC du bataillon, on souleva le couvercle pour découvrir des liasses de billets... ou ce qu'il en restait ! Qu'est devenu cet argent ? L'histoire officielle a retenu qu'il aurait servi à la solde des FFI ! Une autre thèse prétend que le chef de groupe l'aurait confié aux gendarmes du Pellerin. Une autre encore qu'il aurait fini dans des poches non identifiées et qu'il aurait même donné lieu à des règlements de compte... aboutissant à un non-lieu - après découverte d'un noyé ligoté, lesté d'une gueuse et jeté en Loire ! Une chose est sûre, cette cassette contenait beaucoup d'argent - on parle de plus de six cent mille francs ! Les groupes de résistants de septembre étaient pauvres et il n'y avait pas un sou pour payer les premiers engagés en rupture de ban et sans carte de ravitaillement. Petit hic ! La moitié de cet argent se serait bel et bien envolé avant d'être remis aux responsables !³⁰

Furieux de voir ce pactole leur échapper, les Allemands ripostèrent à cette « attaque de la diligence » en prenant des otages à Rouans et en menaçant de brûler des villages si les « terroristes » ne cessaient pas immédiatement leurs coups de main. C'est alors qu'une Jeep avec quatre Américains en mission de reconnaissance du côté de Saint-Jean-de-Boiseau sauva la mise des FFI et des populations menacées. On promena, un peu contre leur gré, les quatre prestigieux visiteurs sur toutes les routes du secteur... La nouvelle vola de village en village et jusqu'aux oreilles des Allemands : « Les Américains arrivent ! » Aussitôt, les menaces de représailles s'apaisèrent et les otages furent libérés. Autrement dit, les Allemands craignaient plus une Jeep américaine qu'un groupe de

³⁰ À quelques mois de sa mort, Fred Payen - resté toute sa vie meurtri et furieux de cette embrouille jetant le discrédit sur le maquis - remettra une liasse de documents à un historien local et lui confirmera la disparition d'une partie des billets au cours de leur transfert au PC du Pellerin ainsi que la remise des fonds restants à une association de sinistrés nantais des bombardements.

partisans locaux ne disposant encore que d'une arme pour quinze, ce qui était très insuffisant pour contrôler Messan, Rouans, les abords du canal de Buzay, les marais de Vue et la Prée de Tenue ! Ils savaient bien en effet, que derrière la Jeep, il y avait toute une armée qui venait de les balayer de Bretagne en une semaine et qui avait laissé des forces résiduelles sur l'autre rive de la Loire. Quant à la résistance locale, privée de l'appui du moindre char américain, elle enrageait de ne pouvoir donner le coup de grâce.



Le groupe de résistants du Pellerin en août 1944

Photo parue initialement dans la revue de l'association *Autrefois le Pellerin* dans un numéro intitulé *Le Pellerin au fil de l'Histoire, 1939-1945*.

D'abord appelé Groupe Fourier (du nom de Julien Fourier, garagiste du Pellerin) puis 10^e bataillon avant de devenir le 6^e bataillon FFI de Loire-Inférieure sous le commandement du capitaine Payen.

On reconnaît notamment sur cette photo plusieurs figures de l'histoire de la Poche sud :

1 – Jean-Léon Rondineau exécuté par les Allemands le 12 septembre 1944 au Moulin-Neuf à Saint-Viaud aux côtés de son compagnon Alfred Martin. 2 – Georges Blancho décédé le 23 août 2019 à l'âge de 98 ans, dernier survivant de ce groupe – 20 – Marcel Delpierre, blessé grièvement par les Allemands à Clamorand le 18 septembre 1944, avant d'être achevé à coups de baïonnette lors de l'évacuation du blé du silo des Moutons à Frossay – 25 – Paul Dauly faisait partie du groupe de Clamorand et résista à l'attaque allemande derrière sa mitrailleuse Reibel.

Jean-Léon Rondineau et Marcel Delpierre, deux membres de ce groupe, ainsi qu'Alfred Martin, résistant du groupe Tribouillois à Paimboeuf furent parmi les premiers morts de la poche sud appartenant à la Résistance (avec Robert Grollier, de Libé nord Pornic, tué le 28 août 1944).

~

Ce fut aussi au cours de cette dernière semaine d'août 1944 que se produisirent des exactions allemandes dans le secteur de Pornic... Après l'exécution le 26 août 1944 de deux soldats polonais aidés dans leur désertion par des résistants pornicais dont Gaston Rieupet et Maurice Pollono, cette semaine tragique allait faire deux autres victimes : Pierre Gouy, un jeune cultivateur complètement

étranger à toute l'affaire, ainsi que Robert Grollier, compagnon de Maurice Pollono³¹. C'est le dimanche après-midi 27 août que Pierre Gouy fut mitraillé par trois Russes à la Guichardière. Son frère Jean-Marie l'avait trouvé au bout du chemin, projeté par une rafale sur l'herbe de la berme (dans la poussière du chemin, vingt-quatre douilles). On lui avait volé son tabac, sa montre bracelet et son argent. Un docteur fut appelé, suivi aussitôt des gendarmes de Saint-Père-en-Retz et de Louis Fillodeau, le maire de Chauvé. Quelques minutes plus tard, les trois soudards poussaient leur vélo dans le garage de Charles Benéteau, au pont du Clion. Il fallait réparer les vélos sur-le-champ ! Et pour montrer qu'ils ne plaisantaient pas, ils sortirent les revolvers, s'amusant à dégommer les boules de ciment sur les piliers, à l'entrée du garage. Pour Charles Benéteau, ça sentait le roussi, car c'était bel et bien chez lui que Maurice Pollono et sa femme Yvonne venaient de passer la nuit. Il fallut réparer les vélos, pas le choix... Et foncer à la Bresse prévenir Pollono. C'est Charles Benéteau qui lui avait trouvé cette planque, car derrière, il y avait des taillis où il cachait ses voitures et où on pouvait filer en cas d'alerte... Mais Pollono gardait une longueur d'avance car la poursuite engagée par les Russes était ralentie par la soif ! En effet, poursuivant leur équipée, les trois hommes secouaient ensuite la porte du café Guilbaud au pont du Clion, s'énervant, faisant comprendre qu'ils avaient quelque chose à arroser... Ils avaient blessé un Français, par là-bas, de l'autre côté du canal... Puis s'en prenant à la belle-fille dont ils arrachaient la bague de fiançailles avant de se livrer à d'autres outrages.



Eugène Denis, chef du groupe Libé-Nord de Pornic



Rostislaw Loukianoff, résistant pornicais



Robert Grollier résistant pornicais tué à la Brenière le 28 août 1944

Le lendemain après-midi, ce furent encore deux Russes qui fondirent sur les fermes de la Brenière, non loin du pont du Clion. Chasse aux « terroristes » et à un petit camion d'armes échangés par les transfuges Polonais contre l'aide des résistants à leur désertion ! Ils fouillent d'abord la ferme d'Alfred Gouy, sans succès, puis se dirigent vers la maison attenante, celle de Robert Grollier que vient de quitter le curé de Chauvé Jean-Baptiste Sérot et où sont rassemblés Robert et Célestine Grollier et leurs trois enfants, ainsi que Gaston Rieupet et... l'insaisissable Pollono. Celui-ci s'échappe aussitôt par derrière suivi de Gaston Rieupet. Resté pour protéger sa famille, Robert Grollier tente de calmer les Russes qui vocifèrent et fouillent tandis que Célestine sort avec ses trois enfants. Pendant ce temps, Gaston Rieupet a eu le temps de faire un détour pour rejoindre son camion hors de vue des soldats, y récupérer son revolver et le confier à Robert Grollier pour qu'il le cache. Mais au moment où celui-ci jette l'arme dans un abreuvoir à vache, les soldats surprennent son geste, le mettent en joue et lui arrachent sa ceinture pour tenter de lui lier les mains. Pourtant Robert Grollier leur s'échappe à travers un bâtiment de ferme et se précipite vers le fond d'un jardin où il tente de franchir une haie. Il est alors abattu d'une balle puis achevé d'une grenade. Blessé grièvement à l'épaule et à la hanche, il expire sur place.

³¹ Pour découvrir le récit détaillé de l'affaire du 26 août 1944 s'accompagnant d'une prise d'otages de toute la population pornicaise et suivie de la reddition de 300 soldats *Osttruppen* suivre ce lien : <https://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/26-08-1944-prise-d-otages-pornic/histoire/histoire-michel-gautier.html>

La mère et ses deux aînés, Robert, 9 ans, et Yvonne, 8 ans, vont rester cachés à mi-corps dans l'eau d'une mare pendant tout l'après-midi, pendant que la petite Danielle, bébé de 4 mois, vagit dans son landau dans la cour de la ferme. Après avoir retourné la maison en vain, les soldats fouillent le landau, démaillotent la petite, l'abandonnent sur le chemin, et quittent les lieux, avant que la grand-mère Gouy ne vienne secourir l'enfant. Prévenus par Rieupet, voilà enfin les gendarmes de Saint-Père-en-Retz qui relèvent le corps bientôt chargé à l'arrière du camion de Jacques Pujol vers 14 h 30 et ramené à Pornic...

Mais les soldats reviennent fouiller la maison Grollier, puis désespérant de ne trouver aucune arme, vont terroriser à nouveau la famille d'Alfred Gouy. Ils tiraillent à travers les plafonds et frappent Alfred à coups de crosse, tandis que sa femme parvient à cacher sa petite fille derrière une baline et à s'enfuir avec le garçon. Quant à la fille aînée, elle est retenue et violentée. Après avoir contraint le fermier à tourner la manivelle du camion qui ne veut rien savoir, le commando mitraille le véhicule et quitte le village... Rappliquent alors l'adjudant de gendarmerie de Saint-Père-en-Retz avec deux gendarmes... Suivis vers 16 h, du soldat russe ayant abattu Robert Grollier accompagné de quatre soldats allemands dont un officier, munis de mitraillettes et de grenades. Voilà les gendarmes aussitôt alignés contre un mur ! Après que l'adjudant se soit enfui sous les rafales, les gendarmes Bruno et Gouraud sont pourtant épargnés. Reste à grenader le camion puis à piller le refuge des « terroristes » pornicais sans y découvrir les deux fusils-mitrailleurs, les deux revolvers et la mitraillette que, le soir même, Robert Grollier devait convoier jusqu'à La Montagne pour les remettre aux FFI du capitaine Payen.

Cet épisode sera suivi de deux autres se concluant tout aussi tragiquement, celui du 12 septembre 1944 au Moulin Neuf (à Saint-Viaud) où deux résistants locaux, Alfred Martin et Léon Rondineau seront exécutés sans jugement suite à un affrontement avec des soldats *Osttruppen* qu'ils tentaient vainement de pousser à la désertion, et celui de Clamorand à Frossay le 18 septembre lors du transfert d'un stock de blé.



Alfred Martin



Jean-Léon Rondineau

~

Il faudrait attendre le 26 septembre 1944 pour qu'une note de la Kommandantur de Saint-Brevin prévienne la population que pour les candidats au départ de « la poche », leur voyage serait sans retour : « *Les routes menant de Saint-Père à Frossay par le Frêche-Blanc et la Brosse ainsi que vers Pornic par Hucheloup, la Batte et la Baconnière sont fermées à la circulation... Il sera tiré sur toute personne essayant de franchir la frontière par des chemins détournés, des chemins de terre ou des champs ouverts... Y compris les cultivateurs* ». Mais beaucoup avaient prévu cette interdiction en déménageant une partie de leurs troupeaux, de leur fourrage ou même de leur vin hors de la zone empochée. Le 30 août 1944, le général Junck, commandant de la place forte de Saint-Nazaire, s'inquiétait déjà de voir lui échapper une partie du garde-manger sur lequel il comptait pour nourrir ses soldats et leurs chevaux, et il avait interdit « *de transporter du bétail et d'emporter du ravitaillement ainsi que du fourrage par Pornic, Saint-Père, Saint-Viaud et Paimbœuf, sous peine de réquisition immédiate et sans paiement* ». Jusqu'aux premiers jours de septembre, on avait pourtant vu les convois encombrer les routes : villageois chassés de leur ferme,

Brevinois évacués, troupes allemandes ou supplétives recherchant de nouveaux cantonnements et installant de nouvelles lignes de défense. Mais on feignait d'y croire encore, ils allaient se rendre ! Des avions bombardaient les campagnes de sauf-conduits bilingues appelant à la reddition, avec promesse de nourriture, de soin et de vêtements. Si les Allemands ne se rendaient pas, craignant pour certains des représailles contre leur famille, leurs troupes supplétives étaient à deux doigts de se débander, à l'instar des *Osttruppen* de Potiereyka.

Au cours de ce premier mois de poche encore mal fermée, les deux armées se livrèrent à une sévère bataille du blé. Pour les FFI et les paysans, il s'agissait d'extraire des lignes le maximum de quintaux, et, pour les Allemands, de transporter au plus vite les stocks du no man's land vers l'intérieur de la poche. L'enlèvement du grain stocké dans les entrepôts des Moutons - sur la route reliant Frossay à Saint-Père-en-Retz - était prévu par les Allemands pour le mercredi 20 septembre. Le dimanche 17, une réquisition de charrettes fut exigée de Pierre Vilaine, le malheureux secrétaire de mairie de Frossay : 28 attelages avec conducteurs étaient attendus mercredi au silo des Moutons. La nouvelle vola aussitôt à travers le marais, jusqu'aux FFI du Pellerin et de La Montagne prompts à saisir chaque occasion de réduire l'emprise allemande sur les fermiers et leurs réserves. Bel exercice d'entraînement aussi pour les jeunes recrues. Il s'agissait de brûler la politesse aux Allemands et de s'emparer du blé avant eux. C'est le corps-franc Yacco qui mènerait l'opération, sous le commandement de Fred Payen. Le soir du 18 septembre, six gars du Pellerin sautaient dans la camionnette de Julien Fourrier et allaient prendre position à la ferme de Clamorand pour prévenir l'arrivée des Allemands par la route de Saint-Père-en-Retz. Un autre groupe de La Montagne s'installait un kilomètre au nord-est, au carrefour du Pré-Macé, pour contrôler la route de Paimbœuf.

À Clamorand, l'arrivée de ces soldats « nationaux » avait mis le village en effervescence ; sur le pailler transformé en observatoire, on hissait même les enfants. Mais les Allemands postés aux Chiquelais et au Moulin-Grimaud avaient aussi de bonnes jumelles et ne perdaient rien du spectacle. À la nuit tombée, commença le chargement des camions de blé, avec l'aide des paysans. L'opération fut rondement menée... Et copieusement arrosée. À tel point que le repli vers la Chaussée-le-Retz s'effectua en oubliant tout bonnement le groupe de Clamorand, et que la descente par la Hamonnais, sur la Prée de Tenu, fut à deux doigts de s'achever en catastrophe sur la charrière détremmée où le camion s'embourba. Mais le pire était à venir... Au petit jour, une rafale... Les « oubliés » de Clamorand venaient de se faire surprendre par une compagnie de cyclistes allemands arrivés silencieusement par la Raffinière et la Massonais. Deux FFI avaient eu le temps de reprendre position dans le fossé, derrière le FM, pendant que le reste du groupe grimpait sur le pailler et mitraillait dans le vide par-dessus les toits, avec leur mitrailleuse Reibel. Mais les assaillants, en nombre, et protégés par les talus et les bâtiments, furent rapidement maîtres des lieux. Dans son fossé, Marcel Delpierre, atteint d'une rafale, fut achevé d'un coup de baïonnette, pendant que son compagnon s'échappait par les prés, protégé par un trio de juments. Sous la mitraille, les gars du pailler se laissèrent glisser à terre et s'enfuirent vers la Maillardière. Les hommes du village furent alors rassemblés. À genoux et les mains en l'air, ils durent assister à la fouille des bâtiments pour s'assurer qu'il n'y avait plus de « terroristes ». Restait aux Allemands à remettre Mausers et mitraillettes en bandoulière, remonter sur les bécanes et reprendre la route de Saint-Père-en-Retz. À peine les soldats disparus, les villageois se précipitèrent pour relever le cadavre de Marcel Delpierre et on eut bien du mal à calmer le désarroi de ses compagnons revenus sur les lieux. Tandis que le pailler achevait de se consumer et qu'accouraient les villages voisins, il fallut aussi consoler le père Simon de la perte de ses juments. On avait sauvé le blé mais perdu un compagnon.

Alors qu'au sud du fleuve, les Allemands qui avaient concentré leurs forces le long de l'estuaire, de Paimbœuf à Pornic, n'avaient pas encore renoncé, par les routes du littoral, à échanger des hommes, des armes et des marchandises avec leur garnison de la Rochelle, on vit à la fin du mois d'août arriver la première unité française organisée, le « *Premier Groupement mobile de reconnaissance* » - ou 1^{er} GMR. - du lieutenant et futur capitaine Besnier. Le 1^{er} GMR quittait sa

base de formation de Châteaubriant, traversait la Loire à Saint-Étienne-de-Montluc, prenait pied sur l'autre rive et s'installait en pointe à Arthon, face aux Allemands installés à Pornic. Il ne s'agissait encore que d'une poignée d'hommes à l'armement plus que restreint, mais la mission de renseignement et de reconnaissance dont allait s'acquitter cette petite unité serait des plus précieuses pour préparer l'arrivée de forces plus conséquentes. En effet, parallèlement, cinq agents de la mission « *Shinoile* » en provenance d'Angleterre et parachutés dans la Vienne, mettaient sur pied dès le 14 septembre 1944 le « *Premier groupement mobile FFI* », une force de 2 400 hommes, constituée de maquisards de la Vienne, de la Haute-Vienne, du Maine-et-Loire et de l'Indre-et-Loire, envoyés aussitôt en renfort du 1^{er} GMR pour fermer la poche sud entre Paimbœuf et Pornic.

Comme dans la poche nord au mois d'août, le siège de la poche sud était donc en train de se mettre en place. À la fin novembre, ce front sud fut renforcé par l'arrivée du 8^{ème} Cuirassiers, un régiment de cavalerie de près de 800 hommes, puis au début décembre par 2000 hommes appartenant à trois bataillons vendéens. Les 30 000 soldats allemands enfermés dans la poche étaient désormais encerclés par 17 000 soldats français (et quelques milliers d'artilleurs et de fantassins américains) organisés en 21 bataillons : 5 300 hommes engagés au sud, et 11 700 au nord. Ces hommes seraient bientôt appelés à signer leur engagement dans l'armée régulière « pour la durée de la guerre ». Désormais, les Allemands, prisonniers virtuels de la poche, ne pouvaient plus considérer ces hommes comme des « terroristes ». Pour les Français, il n'était plus question de résistance mais de mener une guerre de siège jusqu'à reddition de l'ennemi.

Michel Gautier, le 1^{er} octobre 2024³²

³² Pour en savoir plus sur la poche de Saint-Nazaire, on peut consulter mon ouvrage *Poche de Saint-Nazaire, neuf mois d'une guerre oubliée* – Geste Editions, 2017 (470 pages)